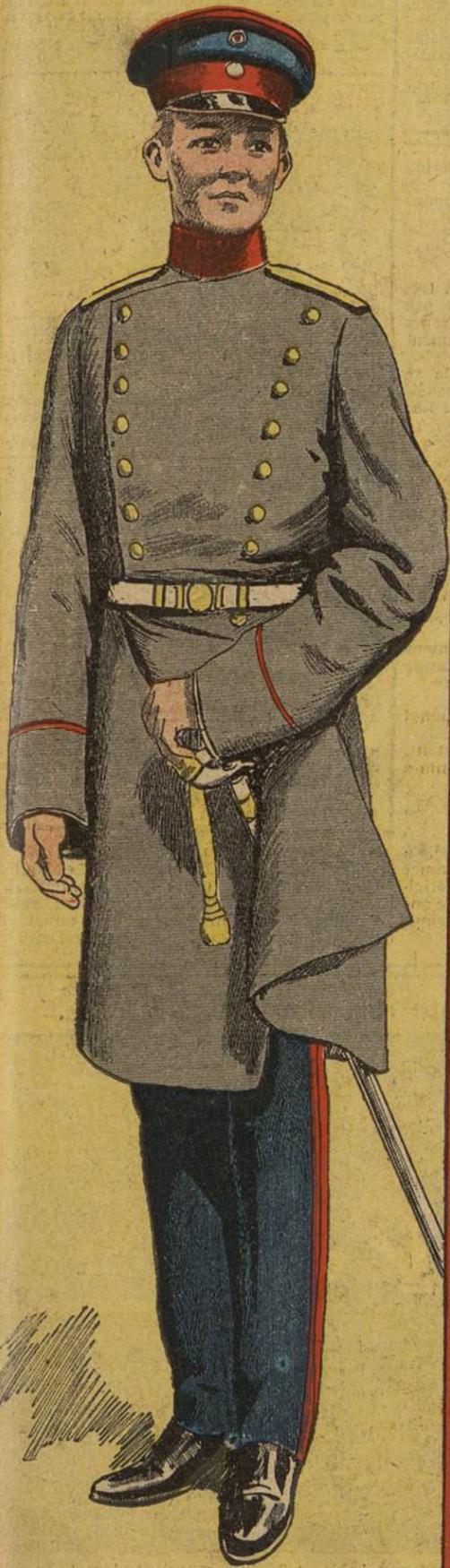


# L'ŒIL DE LA POLICE

Publication nationale

## Les Incidents d'Alsace

Hebdomadaire



Le lieutenant von FORTSNER



Les Allemands, pour le monde entier, sont toujours demeurés des barbares. Ils tiennent d'ailleurs à justifier leur renom de brutalité. L'Alsace, soumise à toutes les exactions des vainqueurs, est constamment en proie aux fantaisies cruelles de souldards  
*(Lire la suite page 2.)*

## Les Faits-Divers de la Semaine

**UNE FEMME BLESSÉE.** — Un fermier de Montanbois entendait, partant de la remise où fonctionnait le moteur qui met en branle l'outillage de la ferme, de multiples



détonations. Il accourut aussitôt et vit sa femme gisant, évanouie à terre et toute couverte de sang. Elle avait de nombreuses blessures et le bras droit déchi-  
 queté. Son état est très grave. **SIGNY-L'ABBAYE.**



**UNE CHUTE.** — Monté sur un échafaudage, un charpen-  
 tier mit le pied sur une planche qui se brisa. D'abord il  
 vint s'abattre, portant de la tête, du cou et des épaules, sur  
 les charpentes du premier étage. De là il rebondit jusque sur  
 le sol de la cave. Son état est grave. **BEZIERS.**



**UNE TORCHE VIVANTE.** — Un apprenti était descendu  
 dans une fosse pour nettoyer le dessous d'une auto à l'essence.  
 Une étincelle jaillit de sa lampe électrique qui se cassa, et  
 mit le feu à ses vêtements.  
 Le jeune homme put aussitôt remonter et quelques voisins  
 se portèrent à son secours. Il était déjà une vraie torche  
 vivante. Il est couvert de brûlures. **CARIGNAN.**

## Les Incidents d'Alsace

(Suite).

auxquels il semble que leur uniforme les enveloppe d'une sorte de souveraineté.

Il a suffi qu'un gamin pourvu d'un grade se soit arrogé le droit d'insulter des recrues alsaciennes pour que tous ceux qui, en Allemagne, se parent du lourd et grossier esprit militaire, se soient dressés en face de la population saine et fière qui leur criait son indignation.

Trop orgueilleux de leurs bottes et de leurs sabres, les officiers de Guillaume n'hésitèrent pas à tourner les gueules des mitrailleuses vers le peuple dont le seul crime était de ne vouloir supporter aucune insulte.

Depuis lors, le mécontentement s'étend. De pénibles événements se produisent sans doute si le gouvernement persiste à ne pas punir l'outrage.

Déjà, le lieutenant von Fortsner, l'auteur responsable de toutes les vexations commises, ne sort plus de son domicile sans se faire accompagner par une patrouille en armes. C'est dans cet équipage grotesque que cet officier, qui tremble devant des représailles possibles, se rend à son domicile, à la brasserie, chez l'épicier...

Il fait arrêter toute personne qui se permet de le dévisager; ses camarades et ses complices l'aident dans sa basse besogne. Et, afin de prouver aux Alsaciens que quelques soldats sont au-dessus de tous les citoyens, les officiers ont poursuivi, traqué, aculé, emprisonné quelques centaines de vieillards, de femmes et d'enfants.

Saverne s'est révoltée; mais d'autres villes commencent à s'agiter. A Metz, une patrouille s'est jetée sur une femme qui, au bras de son mari et tenant son enfant par la main, s'était imaginée avoir le droit de rire.

## L'EXÉCUTION D'UN MOUCHARD

Chaque parti a ses traîtres, même, nous apprend-on, celui de l'Action Française qui tient actuellement ses assises à Paris.

L'exécution sensationnelle d'un de ces traîtres fit bien voir que, comme les jeunes gardes révolutionnaires, les militants du nationalisme intégral prétendent être maîtres chez eux, et qu'ils ont l'horreur profonde des faux frères.

Voici dans quelles conditions non dépourvues de drôlerie, ils marquèrent du sceau d'infamie celui qui ne s'était glissé au milieu d'eux que pour les livrer à l'ennemi.

A la séance d'ouverture du Congrès, alors que tous les chefs du mouvement royaliste étaient déjà sur l'estrade, cinq commissaires des camelots du roi vinrent y déposer, menottes aux mains et les pieds enchaînés, un individu convaincu d'être, depuis son entrée aux camelots du roi du onzième arrondissement, indicateur actif de la préfecture de police.

Cet individu, dont le rôle avait été découvert depuis longtemps par le service de renseignements du parti, avait été appelé dans une petite salle, avant la séance. Arrêté par les chefs des camelots et comprenant qu'il était irrémédiablement brûlé, il fit une résistance d'autant plus violente qu'il est très robuste, et que c'est un professionnel de la boxe. Mais après une lutte de quelques minutes, les camelots s'en rendirent maîtres. Il ne songea à nier que lorsqu'il fut bouclé.

La malheureuse et ceux qui l'accompagnaient furent arrêtés.

Plus récemment encore, ce jeune officier qui tient décidément à se montrer une véritable brute, a frappé à coups de sabre un malheureux ouvrier infirme que, par bravoure sans doute, il faisait maintenir par des soldats.

L'opinion publique demande des sanctions contre les actes de ce forcené qui déshonorerait à lui seul l'armée allemande.

Si ce petit jeu continue, l'émeute est à craindre. Les Alsaciens ne se laisseront pas égorger comme des Arméniens. Et il n'y a pas de raison pour que les militaires cessent cet amusement et, avides de victoires, cherchent à triompher de femmes et d'enfants.

On ne peut pas, tous les jours, faire main basse sur l'Alsace et la Lorraine!

### Défense de flirter

Une récente ordonnance de police avait interdit sévèrement aux clients des grands magasins de New-York de « flirter » avec les vendeuses. L'autre jour on a pour la première fois appliqué la nouvelle mesure. Il faut ajouter que des jeunes demoiselles ont contribué elles-mêmes à livrer les délinquants à la justice, mais, à vrai dire la manière dont elles s'y sont prises rappelle quelque peu les procédés des agents provocateurs.

Quatre des plus belles vendeuses d'un grand magasin s'étaient installées au quatrième étage de leur établissement. Elles y ont attiré de clients et, aussitôt que l'un d'eux eut commencé le « flirt », il fut pris par des agents invisibles qui, sur un signe des jeunes filles, sortirent de leur cachette.

Les quatre beautés « offensées » ont fait arrêter ainsi onze hommes qui furent aussitôt conduits devant le tribunal des flagrants délits.

Deux ont été condamnés à trente jours de prison. Un qui n'avait fait cependant que cligner de l'œil, s'est vu infliger une peine de dix jours. Les autres en ont été quittes pour quelques amendes.

### Le détective voleur

Depuis plusieurs mois déjà, un individu de 26 ans, assez élégamment vêtu, avait trouvé un « moyen » pour se procurer de l'argent sans risques ni périls.

Il se présentait chez des commerçants du quartier du Sentier et leur faisait le petit discours suivant :

« Je suis un détective privé. Je sais que vous êtes honteusement volé par vos employés. Je m'engage à découvrir les principaux coupables, mais, pour me faciliter la besogne, il faut que vous m'engagiez à votre service. »

Ceci dit, il se faisait remettre une provision variant entre 150 et 250 francs, prenait son soi-disant service dans les bureaux et disparaissait en ayant soin d'emporter des marchandises de valeur.

Mais il voulut aller trop loin et c'est ce qui le perdit.

Il y a une quinzaine de jours il alla trouver un marchand de dentelles de la rue du Sentier et lui dit qu'un de ses employés le volait.

Le marchand lui remit 400 francs et le chargea de surveiller celui-ci, ainsi que ses autres employés.

L'escroc, qui ne manque pas d'audace, alla au commissariat de police du quartier du Mail demander deux inspecteurs pour l'aider dans sa besogne. Ceux-ci se convainquirent rapidement de l'innocence de l'employé et, de déductions en déductions, en vinrent à soupçonner le prétendu détective privé.

A son arrivée sur l'estrade où il continuait à résister, le prisonnier, qui portait au cou une pancarte où était écrit « mouchard », est longuement hué par l'assistance.

Le président des camelots du roi explique alors que l'on connaît la présence à l'Action Française de certains mouchards. Il en est que l'on conserve pour mieux tromper la préfecture, mais, à l'occasion du Congrès il a été décidé d'en montrer un en chair et en os portant ces mêmes menottes que lui ou ses compères avaient si souvent fait mettre aux royalistes.

Le secrétaire général des camelots du roi, qui revient l'honneur de cette capture, expose le bon tour joué à la police, il y a une dizaine de jours, dans les circonstances suivantes :

Il avait nommé le mouchard membre d'une équipe de commissaires, et lui avait proposé pour l'éprouver de prendre part à une expédition soi-disant destinée au bris de la statue de Waldeck-Rousseau, aux Tuileries. Pris en filature, on vit le mouchard courir aussitôt dans un café où il téléphona à la préfecture.

Après ces harangues explicatives, le prisonnier fut transporté à bras hors de la salle. Quand il arriva dans la rue Danton, les commissaires des camelots lui délièrent les pieds, mais lui laissèrent les menottes dont ils placèrent la clef dans la poche du patient.

Ce furent des agents du poste de police voisin qui le débarrassèrent de ces bracelets.

Ils s'aperçurent bien vite que cet individu n'était qu'un voleur.

Le détective a été arrêté. Il est de bonne famille. On l'a envoyé au Dépôt.

### La paix chez soi

La veuve d'un prospecteur californien très riche est défenderesse dans un procès peu banal. Son gendre lui demande 2 500 000 francs de dommages-intérêts pour « détournement de l'affection de sa femme ».

Ce serait, en effet, à l'instigation de sa mère que la jeune épouse a déserté le domicile conjugal et a introduit contre son mari une instance en divorce.

### Un scandale!

La scène est à Munich, dans une caserne d'artillerie où viennent d'arriver les bleus. C'est la chambrée, la nuit. Les hommes dorment ou chuchotent. Un poêle ronfle au milieu du silence. Mais, soudain, conversation et rires. Le caporal se réveille... Il se frotte, écarquille les yeux. Ses lascards fêtent deux copains qu'il ne connaît pas d'abord, pour être sous ses ordres. Il se lève...

Et se rend compte bientôt que les intrus sont des intrus, qui ont revêtu l'uniforme pour retrouver leur pays.

Le caporal les chasse avec fureur. Et elles comparaitront devant le tribunal des Echevins.

Des femmes à la caserne! C'est dégoûtant. N'oublions pas, en effet, que nous sommes en Allemagne.

### L'Innocent "indésirable"

Le paquebot « Divona », a ramené, à Bordeaux, sur réquisition du consul de France à Buenos-Ayres, un dément, Jean A..., originaire des Basses-Pyrénées, âgé de quarante ans environ, et qui résidait depuis un certain temps déjà en République Argentine.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

**BRÛLÉE VIVE.** — Une fillette des enfants assistés de la Seine faisait, pendant la récréation, chauffer son dîner sur le poêle de la classe, à Lucenay-l'Évêque. Ses vêtements



prirent feu et, affolée, elle se sauva dans la rue, où un ouvrier voyant le danger, enveloppa la fillette dans son capuchon. Un médecin appelé a fait transporter la blessée à l'hôpital. **AUTUN.**



**MOTOCYCLISTE CONTRE CHARRETTE.** — Un comptable revenait à motocyclette, à Avignon, lorsque, à un carrefour de la route, il eut une collision violente avec une charrette. L'accident se produisit si malheureusement qu'un des bras de la charrette pénétra dans l'abdomen du motocycliste. Le blessé succomba dans la nuit. **AVIGNON.**



**UN NAUFRAGE.** — Une péniche, poussée par le courant, se brisa sur la pile d'un pont. Les quatre marins qui la montaient sautèrent contre la pile d'où ils purent s'accrocher à la barrière de la statue de Saint Nicolas. Cette grappe humaine put être sauvée, non sans peine. **MACON.**

Jean A... est plutôt un innocent qu'un fou. Paisible et doux, hanté d'idées mystiques, il a fait son livre de chevet d'un modeste calendrier réclame d'eau minérale, qu'il a annoté de mots étranges et de signes incompréhensibles.

## Double chute dans un canal.



En se rendant à un bal populaire, deux époux, habitant Chailly, passaient, dans l'obscurité, près du canal d'Orléans. Ils se dirigèrent droit vers l'écluse. La femme y tomba, entraînant avec elle son mari. Des passants accoururent. Un jeune et courageux sauveteur, M. André Faure, ouvrier boulanger, se précipita dans l'eau glacée et noire, très profonde à cet endroit, mais il ne ramena qu'un cadavre sur le plateau de l'écluse.

Les Faits-Divers  
de la Semaine  
(Suite).

**ETRANGE AGRESSION.** — Au cours d'une ronde qu'ils effectuaient la nuit, boulevard Gouvion-Saint-Cyr, des agents découvraient, sur le talus des fortifications, un homme inanimé, qui portait au visage de nombreuses contusions. Conduit à l'hôpital Beaujon, le blessé déclara être âgé de quarante ans, employé de banque, et demeurer rue Legendre. Se promenant, la veille au soir, à la porte des Ternes, il avait rencontré deux hommes qu'il connaissait seulement de vue. Ceux-ci l'avaient invité à venir au café, puis, vers minuit, à l'endroit le plus désert du boulevard Gouvion-Saint-Cyr, ils l'avaient renversé d'un croc-en-jambe, et dévalisé. Par bonheur, le blessé n'avait sur lui qu'une dizaine de francs ; mais, en revanche, il fut dépouillé de tous ses papiers.

Le commissaire de police a recueilli des indices qui permettront, sans doute, d'arrêter les audacieux voleurs. **PARIS.**



**UN AGENT ASSOMÉ.** — Boulevard de la Gare, un ivrogne insultait les passants. Un agent voulut l'emmener au poste ; mais, à ce moment, quatre individus bondirent sur le gardien de la paix, le frappèrent à coups de poing à la figure, tandis que l'un d'eux, d'un coup de pied lui brisait la cheville.

Le gardien a été transporté à l'hôpital Cochin. **PARIS.**



**CES MESSIEURS S'AMUSENT.** — Rue du Théâtre, deux bandes d'apaches se battaient à coups de revolver. Surpris par les agents, ils s'enfuirent en tirant sur ceux-ci. Mais les agents recueillirent quatre individus blessés et une fille qui les accompagnait. **PARIS.**



**LA CARTOUCHE OUBLIÉE.** — Employé chez un fondeur, un jeune homme était occupé à aplatir de vieilles pièces de cuivre, lorsqu'il fut blessé aux mains et au visage par une douille de cartouche chargée qui avait été oubliée dans la masse de débris. **PARIS.**

# LA TÊTE DE MORT

Grand roman inédit

Par MICHEL NOUR ET AUGUSTE LESCALIER

## DEUXIEME PARTIE

### L'affaire La Loupe

VIII (Suite.)

#### L'AFFAIRE LA LOUPE

Du coup, Mme Rambert s'interrompit dans son occupation.

Elle était touchée par l'argument qu'exprimait son mari.

Elle allait y répondre par une réflexion que lui suggérait une vague peur, celle que causent les extraordinaires dangers qu'on est à même de courir, malgré les précautions qu'on prend de sa personne.

Elle n'en eut pas le temps. Un coup de timbre lui coupa la parole et la ramena à la réalité.

Le visage de M. Adolphe se rembrunit. Il murmura avec une grimace.

— Allons bon ! Serait-ce encore Xaxier qui vient déjeuner sans prévenir !

— Justement, reprit sa femme, nous avons du salmis de perdreaux, que tu aimes tant, — et l'n'y en a que pour deux.

Elle écouta le d'a'ogue qui s'engageait entre le visiteur et sa bonne.

— Ce n'est pas la voix de Xavier, murmura-t-elle.

M. Rambert respira.

Pendant qu'on introduisait le visiteur au salon, il repâta son journal et regarda le temps.

Il faisait beau, maintenant. Le ciel était redevenu bleu et illuminé de soleil.

Les toits, luisants de pluie, resplendissaient, scintillants comme des pierreries.

La nature avait l'air de rire de la farce qu'elle venait de faire.

M. Adolphe tira sa montre :

Elle marquait dix heures et demie.

Dans une demi-heure, il déjeunerait ; sa promenade était bien perdue.

Il prit donc en soupirant la carte que la bonne lui tendait :

Et il y lut :

CHARLES GOUELLE  
Cabinet de Contentieux.

47, rue Feydeau.

— Que peut-on me vouloir ? se demanda-t-il.

— Méfie-toi, dit Mme Rambert. C'est peut-être un voleur.

— Sois tranquille ! répondit M. Adolphe en se redressant, il aura à qui parler !

Et il passa dans le salon.

## IX

### LA RESSUSCITÉE

Gouvelle, nos lecteurs le pensent bien, était au courant de la nouvelle phase de l'affaire La Loupe bien avant que M. Adolphe ne fit connaissance de l'article sensationnel que nous venons de reproduire.

Ce même matin, on l'aurait trouvé de bonne heure à son bureau de la rue Feydeau, l'esprit tranquille et dispos.

Les événements qui ne lui souriaient pas encore ne l'inquiétaient pourtant en aucune façon.

La veille, il avait remporté l'échec que l'on sait auprès de Sorbières.

L'après-midi, la conversation échangée avec Alice, contribuant à lui redonner de la confiance, l'aidait à voir l'avenir en rose, suivant ses habitudes naturelles d'optimisme et de fatalisme confiant.

D'ailleurs, le soir, il était entré chez Mme Blanchart pour lui demander une bougie qu'elle avait oublié de mettre dans sa chambre.

Il trouva la mère de Rayon-de-Lune plongée dans une profonde méditation en face d'un jeu de tarots étalé devant elle sur la table.

— Tiens ! dit-il, vous vous tirez les cartes !

— Ah ! clama la vieille femme, dérangée, vous allez me couper ma veine ; à présent mes cartes ne vont plus rien me dire.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre. C'est contrariant. Cela marchait si bien !

— Que voyiez-vous donc ?

— Toutes sortes de bonnes choses pour moi... De l'argent... C'est le meilleur, n'est-ce pas ? car pour l'amour, mon temps est fini... Je n'ai plus besoin de défendre ma porte contre les entreprises des galants !

Gouvelle sourit.

— Allez, allez ! reprit l'ancienne cocotte, il n'en a pas toujours été ainsi ! Si je vous racontais ma vie !... J'ai fait autant de conquêtes que ma fille, quand j'avais son âge !

— Bon chien chasse de race, murmura Gouvelle entre ses dents.

Enfin, continua la vieille, en voilà assez pour ce soir...

— Vous ne continuez pas ?

— Je vous l'ai dit : ce que je ferais ne vaudrait plus rien.

— Eh bien ! recommencez pour moi, alors ?

— Si vous voulez. Mais il ne faut pas être incrédule. Autrement, le jeu ne sortirait pas, il n'y a pas d'erreur.

Gouvelle promit la foi la plus aveugle et coupa le jeu après que la mère Blanchart l'eût savamment battu.

— A la bonne heure ! s'écria-t-elle peu après. Vous avez des cartes magnifiques... Quelques mauvaises, cependant...

« Beaucoup d'aventures dans votre vie... Des voyages...

Certaines vous réussirent...

Des ennuis passagers... des difficultés... vous en sortirez... Par exemple, vous allez très prochainement changer de situation... Oh ! mais oui, grand changement !

— Heureux ? demanda Gouvelle.

— Je ne sais... Il y a du mystère dans votre vie... Une chose ténébreuse que je ne vois pas bien...

La mère de Rayon-de-Lune annonça encore divers événements au jeune homme !

Celui-ci n'y attacha nulle importance. Il ne retint que ceci :

Changement de situation pour lui.

Son entreprise allait donc réussir : il partirait à Paleval !

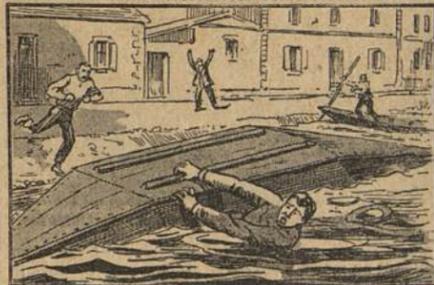
Aussi s'endormit-il en proie aux rêves les plus magnifiques.

C'est pourquoi le lendemain il était de si bonne humeur.

Les Faits-Divers  
de la Semaine  
(Suite).

**SOUS-OFFICIER ATTAQUÉ.** — Vers deux heures, un sergent-major du 5<sup>e</sup> régiment faisait rentrer au fort de la Briche, à Saint-Denis, où il est caserné, un soldat en état d'ivresse. Deux individus vinrent conseiller à celui-ci de ne pas obéir au sous-officier qu'ils insultèrent, frappèrent et voulurent jeter dans le fossé du fort. Le sergent-major se défendit énergiquement. Il dégaina et appela à l'aide. Le poste du fort sortit et, l'ayant dégagé, arrêta les deux vauriens.

Ces derniers ont été interrogés par M. de Galardo, juge d'instruction, qui les a envoyés à la Santé, sous l'inculpation d'outrages et de violences à agent de la force publique. **SAINT-DENIS.**



**DRAMATIQUE NOYADE.** — Un cultivateur venait de mettre son bateau à l'eau ; il allait y prendre place lorsqu'il tomba à l'eau ; il put cependant se cramponner au bordage de l'embarcation et appela à l'aide. Un habitant accourut, plongea et se mit à nager vigoureusement, mais, saisi par le froid, entraîné par le courant, il fut bientôt englouti.

D'autres personnes étaient accourues : elles purent sauver le cultivateur. **PRECY.**



**VICTIME DE SON INVENTION.** — Un jeune homme de dix-sept ans, employé d'une usine, avait, à l'aide d'un vieux bidon à pétrole, confectionné un appareil à acétylène. Il voulait l'essayer sous un hangar : une terrible explosion se produisit : le hangar fut détruit et le pignon de la maison voisine s'écroula. Le jeune inventeur fut grièvement brûlé au visage et eut un bras arraché. Son état est grave. **GRIVIL.**



**EN JOUANT AVEC UN REVOLVER.** — En sortant d'un bal, un jeune homme de vingt-cinq ans expliquait à ses camarades le fonctionnement d'un revolver dont il venait de faire l'acquisition ; sa démonstration terminée, il tourna l'arme vers sa poitrine et déclara en riant : « Je vais me tuer. » Une détonation retentit et le malheureux, qui avait oublié une balle dans le barillet, s'affaissa. Son état est des plus graves. **MANTES.**

## AU TRIBUNAL CORRECTIONNEL

### UN MARIAGE POLYNÉSIE

Elodie Calebasse a-t-elle été mariée putativement comme le soutient le prévenu qui, du reste, abuse, au cours de son interrogatoire, de cet adjectif ?

Ou bien n'a-t-elle été qu'une vulgaire concubine, comme elle le prétend, jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus ?

La solution de cette question n'est pas indifférente ; car si Mme Calebasse a été vraiment l'épouse putative de don José Perloff, le dit Perloff avait le droit d'user et d'abuser, comme époux, de la dot de ladite Calebasse.

Mais si, au contraire, l'infortunée Elodie n'a été que la maîtresse de don José Perloff, celui-ci en « bouloitant tout le saint frusquin de sa compagnie », suivant la forte expression de cette dernière, n'est autre chose qu'un simple escroc, et doit rendre compte de son larcin à la justice correctionnelle.

A l'appel de la cause, don José Perloff vient s'asseoir, escorté d'un municipal, sur le banc des prévenus.

C'est un homme d'une quarantaine d'années qui porte beau. Il étale complaisamment ses doigts surchargés de bagues ; et en levant fréquemment la main pour tortiller sa moustache, il fait briller avec affectation un énorme diamant faux qui orne son petit doigt.

Le PRÉSIDENT. — Vous prétendez vous appeler don José Perloff et vous vous dites Polynésien.

Le PRÉVENU, avec l'accent montmartrois. — Pour sûr !

Le PRÉSIDENT. — Cependant, malgré votre amalgame de prénom espagnol et de nom russe, on a reconnu en vous, à l'anthropométrie, un dangereux récidiviste, né à Paris, et vous vous nommez en réalité Eugène Poteau.

Le PRÉVENU. — C'est faux !... j'ignore ce Poteau !... Venez avec moi en Polynésie, et vous verrez si tout le monde là-bas vous dit pas que je suis don José Perloff !... J'y suis connu comme le loup blanc !

On appelle la victime du pseudo-Polynésien, Mme Elodie Calebasse.

Celle-ci, qui doit être un peu plus vieille que le prévenu, est plâtrée, teinte, badigeonnée à outrance : ses yeux seuls, passés au kohl, ont encore conservé un certain charme.

Elle parle d'une voix dolente comme il sied à une victime.

La PLAIGNANTE. — Il y a deux mois, je rencontrai don José dans un salon...

Le PRÉVENU, d'une voix canaille. — Un salon où on cause, oh ! là ! là !... c'était dans le

promenoir du Moulin-Rouge où elle faisait le truc, comme à son habitude...

La PLAIGNANTE. — Il était beau, il me plut.

Le PRÉVENU, goguenard. — Elle me plut... nous nous plumes... je la suivis jusque chez elle.

La PLAIGNANTE. — Il avait tout de suite gagné ma confiance... Au cours de... de notre conversation, je lui confiai que j'avais vingt mille francs d'économie...

« Oh ! me dit-il, que c'est imprudent de garder tant d'argent chez toi !... Dans ton armoire, peut-être ?... La serrure est-elle bien solide ? »

— Pas de danger, que je lui répondis, pas si bête, ils sont déposés chez le notaire...

« Il fit : « Ah !... » et resta pensif... Il cherchait une combinaison pour me pincer ma galette... »

« A partir de ce moment, il se montra plus amoureux que jamais... En me quittant, il déclara qu'il ne pouvait plus vivre sans moi... Ça avait été le coup de foudre, quoi !... moi, bonne bête, je le crus. »

Le PRÉVENU. — Pour t'offrir le mariage, fallait bien que je sois amoureux de toi !

La PLAIGNANTE. — Ou de mon magot... Enfin, bref, lorsque le lendemain il vint me proposer de l'épouser, je mis tout de suite ma main dans sa main.

Le PRÉVENU. — Hein ! vous voyez d'ici ce sujet de pendule !

La PLAIGNANTE. — Il me semblait que j'étais régénérée.

Le PRÉVENU, riant. — Parole d'honneur, le jour de ses nocces elle s'est enguirlandée de fleurs d'oranger, que ça vous fichait mal à la tête !

La PLAIGNANTE. — Mes nocces !... ah ! parlons-en ! Don José m'avait fait croire qu'il était un riche Polynésien, qu'il avait des propriétés immenses dans ce patelin, qu'il voulait m'y emmener... mais que pour être mariés là-bas, il fallait suivre les lois de son pays, que c'était valable en France... et patati et patata...

Il m'avait ensorcelée, quoi, ce type-là !

Le PRÉVENU. — Non, mais elle s'épate de rien, c'te femme-là !

La PLAIGNANTE. — Alors, au jour dit, il m'amena une espèce d'Olibrius à moitié fou...

UNE VOIX DANS L'AUDITOIRE. — Eh ! dites-donc, vous, ménagez vos expressions, vieille folle !

La PLAIGNANTE. — Il était vêtu d'une grande robe et coiffé d'un chapeau pointu comme un carnaval... Aussitôt il se mit à baragouiner je ne sais quoi avec volubilité... Don José lui répondait dans la même langue... j'y comprenais goutte.

Le PRÉVENU. — C'était du polynésien, tout le monde ne le connaît pas !

La PLAIGNANTE. — Quel baragouinage !... j'en bavais d'ahurissement...

« — Ioc, ioc, pataioc, boum boum ioc », disait l'Olibrius au chapeau pointu...

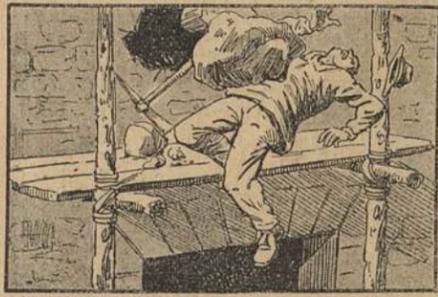
« — Ioc, zim la la ioc » répondait don José...

« A la fin il se tourne vers moi et me dit ré-

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite.)

**DOUBLE SUICIDE.** — Deux femmes, l'une âgée de cinquante-deux ans, et sa fille, âgée de trente ans, qui habitaient Bergerac depuis peu, se sont suicidées à Piquecailloux, ne pouvant supporter les mauvais traitements que leur infligeait leur mari et père. Avant de mettre fin à leurs jours, elles tirèrent au sort l'ordre de leur mort, ainsi que l'indiqua une lettre trouvée dans un sac à main, et c'est la fille qui d'abord aurait tiré un coup de revolver sur sa mère et se serait suicidée ensuite.



**ACCIDENT DU TRAVAIL.** — Un maçon travaillait dans le lycée de Longchamps.

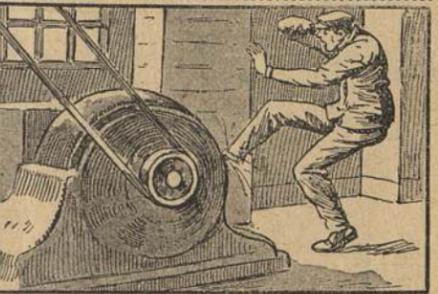
Monté sur un échafaudage, il était occupé à percer un trou dans un mur à 5 mètres du sol, lorsqu'il fut renversé par la chute d'une pierre tombée du faite de l'ouvrage et précipité sur le sol.

Relevé avec une fracture de la cuisse droite, une du bras gauche et le crâne fendu, il fut transporté et admis d'urgence à l'hôpital. C'est là qu'il est décédé en dépit des soins les plus dévoués.



**LA TRAGÉDIE A L'USINE.** — Un ouvrier venait d'être écrasé par un monte-charge dans une raffinerie. Une jeune fille de quinze ans, dans sa hâte de regarder le cadavre sanglant, se prit les pieds dans les brancards d'une brouette et perdit l'équilibre.

Le malheur voulut que tout à côté on ait déposé, quelques secondes auparavant, une bassine de sirop en ébullition. Le bras droit de la jeune fille s'enfonça dans le liquide bouillant.



**EN REGARDANT COULER L'HUILE.** — Dans l'huile de la raffinerie franco-coloniale, un ouvrier de dix-huit ans regardait les flots d'huile couler, jaune comme l'or.

Attentif à regarder, il perdit le sens du danger, fit un faux mouvement et eut le pied droit pris et broyé par un accumulateur.

Le jeune imprudent a été immédiatement transporté à l'hôpital.

Tout en se rendant rue Feydeau, il élaborait minutieusement le plan de son entrevue avec Rambert.

Sa démarche auprès du rentier de la rue Bourbon-le-Château ne lui paraissait plus douteuse.

Avec de l'éloquence, du savoir-faire, on devait triompher certainement. Ce fut dans ces agréables dispositions que le jeune brasseur d'affaires s'installa dans son cabinet.

Il roula une cigarette, l'alluma et dépouilla la peu volumineuse correspondance qui l'attendait.

Rien d'important. Il nota les réponses à faire et appela son petit commis pour lui remettre la besogne, toute préparée.

Puis, avant de s'en aller, jugeant que l'heure était encore trop matinale pour sonner à la porte des Rambert, le nouveau patron de l'agence commença la lecture de son journal.

Tout à coup, il tressaillit violemment. Sa cigarette lui échappa des lèvres et tomba à terre, éparpillant sur le tapis des étincelles qu'il ne pensa même pas à éteindre...

Une sueur froide perla à ses tempes, tandis que sa face s'empourprait et que sa gorge se desséchait...

Ses yeux venaient de rencontrer l'article concernant l'affaire La Loupe.

— La Loupe vivante! bégaya-t-il enfin, la voix tremblante de terreur.

Il s'épongea le front, rassembla son courage, et continua sa lecture.

Mais alors, lentement, le calme lui revint; il réfléchit aux dangers que préparait ce désastre, et se tranquillisa un peu.

— Allons, allons, murmura-t-il, le changement de situation que m'a prêté la mère Blanchart ne sera pas la prison!... La Loupe vit, soit; mais ses pensées resteront un certain temps rétives, elle n'est pas encore en état de nuire... J'ai le temps de prendre de l'avance!...

La fin de l'article réussit même à le faire sourire.

— Elle ne parlera pas, mais elle écrira! exclama-t-il. Comptez là-dessus, mes bons amis! Je serais perdu, moi, dans ce cas-là! Et c'est au contraire la seule chance qui me reste! La Loupe n'écrira pas plus qu'elle ne parlera... Vous vous faites une grave illusion...

Il ramassa sa cigarette, la ralluma, et reprit son raisonnement.

— La Loupe savait parler le français... mais elle n'a jamais appris à l'écrire... Née au Caire, à douze ans sa mère l'avait vendue à un Arabe... C'est l'âge, paraît-il, dans les pays chauds... Elle a roulé en Tunisie jusqu'au jour où elle rencontra Maurouge, qui l'en a ramenée quand il a fait la campagne... Elle n'écrira pas; elle ne dénoncera personne... Je puis agir!

Et repoussant le journal, il mit son chapeau, et sortit.

L'orage le contraignit de s'arrêter presque aussitôt.

Il entra dans un café, tout en maugréant contre ce retard.

A une table voisine de la sienne, il ne remarqua pas au premier abord deux tout jeunes gens qui causaient à mi-voix familièrement, le cigare aux lèvres, devant deux verres d'absinthe dont la teinte opaque démontrait que la liqueur était suffisamment corsée.

Ces deux individus, bien habillés, mais avec une recherche d'élégance qui détonnait affreusement, ne paraissaient pas, malgré l'exagération de leur toilette, appartenir à une classe bien élevée de la société.

Malgré leurs larges cravates, leurs plastrons bien blancs, leurs gants, leurs badines, la vulgarité louche de leur physionomie les trahissait tout de suite.

Il coulevrent un regard inquisiteur et oblique vers Gouville, quand ce u-ci s'approcha d'eux. Mais un court et superficiel examen les rassura suffisamment.

L'impatience qu'il manifestait de s'en aller au plus tôt les tranquillisa.

Et ils reprirent leur conversation.

Du reste, l'ancien employé de Poulignon paraissait très inattentif.

Toutefois, un nom qu'il entendit lui fit dresser l'oreille.

Et, sans en avoir l'air, il écouta la suite de l'entretien.

— Tu prétends donc, disait le plus grand des deux interlocuteurs que Carola a fait la conquête du secrétaire de l'ambassade?

— Je ne prétends pas, j'affirme, riposta le second avec autorité: la conquête du secrétaire particulier de l'ambassadeur, rien que cela, mon prince!

— Un chouette chopin! lâcha l'autre.

— Tais-toi donc, reprit son compagnon, ne parle pas comme cela ici: tu vas nous faire remarquer!... Rappelle-toi que t'es dans le beau monde et qu'il faut se tenir...

Le hasard conduisait Gouville à côté de Charlot et de l'individu qui, avec le frère de Carola, avait attaqué Boissy et Crock-Ignol dans la rue Mareadet, presque un an auparavant.

Depuis lors, les affaires des deux compères devaient sans doute singulièrement prospérer pour qu'ils se retrouvassent si élégamment vêtus et installés dans une brasserie du centre, excursion qu'ils n'aimaient pas faire tous les jours, préférant séjourner dans leur quartier excentrique où ils se sentaient plus en sûreté.

— Oui, dit Charlot avec fatuité, tout en cherchant à faire miroiter le faux rubis d'une bague qu'il avait au doigt, oui, elle s'entend aux affaires, la matine!... La voilà bien lancée... Elle ira loin... C'est malheureux qu'elle ne veuille seulement plus reconnaître son frère... Bah! nous verrons bien!

— Tant que tu as de la douille, qu'est-ce que ça peut te faire?

— Je ne veux pas attendre le jour où je n'en aurai plus pour aller la relancer... Elle ne me recevrait pas sous prétexte que je marquerais trop mal...

— Laisse-la toujours s'installer.

— Tu penses! Le monsieur lui a loué un hôtel rue de Prony, et il est en train de lui meubler ça à la hauteur. Quels veinards que ces types-là d'avoir tant de galette à dépenser pour leur plaisir!

— Et pour le nôtre! acheva le compagnon de Charlot.

Puis les deux personnages se mirent à parler d'autre chose qui n'intéressa pas Gouville, car il n'écouta plus.

Mais son attention fut attirée cependant une seconde fois.

Et le directeur du cabinet de contentieux de la rue Feydeau ne sentit pas très à son aise lorsqu'il entendit ces paroles:

— On la dit ressuscitée, chuchotait Charlot, ce serait rigolo!...

— Ça fera un coup de grabuge, opina son compagnon.

— Pour moi, reprit le frère de Carola, cette femme-là, ça doit être La Loupe... Elle a disparu juste à ce moment...

— Elle turbine peut-être dans un autre quartier...

Charlot secoua la tête.

— Ça serait étonnant. Je crois plutôt que c'est elle...

— Si tu veux... Mais pourquoi l'aurait-on assassinée? Elle vivait toute seule et elle était dans la pureté.

— Il n'y en a qu'un qui ait pu faire le coup, dit Charlot baissant encore plus la voix, et se penchant sur la table pour être mieux entendu de son camarade.

— Qui ça?

— Un type avec qui elle a vécu pendant plusieurs années.

— Tu le connais?

— Non, c'est Fouinet qui le connaît... Il l'appellait... comment donc... Gravelle, Gravelle, un nom comme ça... La Loupe le savait dans une bonne affaire et elle voulait le revoir pour le faire casquer...

(La suite au prochain numéro.)

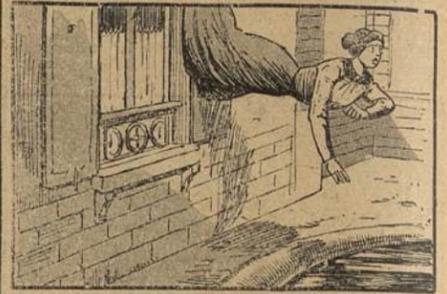
## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite.)

**BRULÉE VIVE.** — Une fillette âgée de six ans, qui gardait les moutons avec son petit cousin, âgé de dix ans, dans un champ situé non loin de La Selve, a trouvé la mort dans d'horribles circonstances.

Les deux enfants ont voulu allumer du feu pour se chauffer et les flammes se sont communiquées aux vêtements de la pauvre fillette. Celle-ci, après s'être roulée dans un ruisseau, est rentrée au domicile de son oncle, où des soins empressés, mais vains, lui furent donnés. Elle est décédée deux heures après.

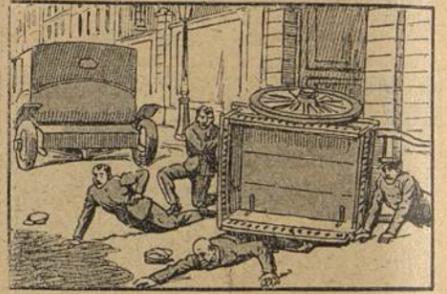
RODEZ.



**PAR LA FENÊTRE.** — Ne voyant pas rentrer leur mère, sept enfants firent des recherches dans le jardin sur lequel domine une des fenêtres de la maison.

Au-dessous de cette fenêtre, qui est située à une hauteur d'environ 8 mètres, se trouve un bassin dans lequel la malheureuse a été trouvée inanimée. Elle était tombée de sa fenêtre et s'était assommée dans sa chute.

SAINT-JEAN-DE-VALERIEUX.



**ACCIDENT D'AUTO.** — Un automobiliste inconnu, passant à toute vitesse à Lhormé, a renversé une voiture à bras sortant d'une usine et entraîné par quatre ouvriers. Ceux-ci furent projetés à terre et sérieusement blessés. L'automobiliste ne s'est point arrêté et a accéléré sa vitesse.

SAINT-ETIENNE.



**FUSILLÉE PAR SON ENFANT.** — Un enfant de six ans, demeurant à Saint-Germain-les-Belles, jouait avec un fusil chargé et tourné dans la direction de sa mère. Le coup partit. La malheureuse femme a reçu la charge dans la tête et a été tuée sur le coup.

LIMOGES.

ponds: «ioc»... Je répondis «ioc»... Et c'est comme ça que nous avons été mariés.

Je lui remis alors mes vingt mille francs sance tenante...

Trois jours après, il filait avec le magot. Le PRÉVENU. — J'ai quitté ma femme, c'est vrai. Elle ne me disait rien, elle me dégoutait.

La PLAIGNANTE. — Et mes vingt mille francs, ils ne vous dégoutaient pas!

Le PRÉVENU. — M. le président, je vais vous dire... Lâcher sa femme n'est pas un délit... ça se fait tous les jours... Quant à la dot, comme chef de la communauté, j'étais maître d'en faire ce que je voulais.

Le PRÉSIDENT. — Mais vous n'étiez pas marié.

Le PRÉVENU. — Si, en Polynésie. On a cité comme témoin l'individu qui a procédé au mariage fantaisiste.

C'est un gros garçon du nom d'Oscar Villanelle, à la mine joyeuse, courtier à ses heures et farceur en tous temps.

Il a été un instant question de le poursuivre pour complicité d'escroquerie.

Mais sa bonne foi ayant été établie, il est simplement cité comme témoin.

Le TÉMOIN. — Je me trouvais un jour au café, lorsque je rencontrai ce vieil ami (il désigne le prévenu), un intime, quoi!...

Le PRÉSIDENT. — Comment l'appeliez-vous?

Le TÉMOIN. — Je n'ai jamais su son nom.

Demander son nom à un vieil ami, ça ne se fait pas...

Le PRÉSIDENT. — Continuez.

Le TÉMOIN. — Le copain me dit qu'il voulait faire une farce à une vieille grue qui l'embêtait... Alors moi j'ai fait le Polynésien: autant dire j'ai fait la bête... Ah! si j'avais su tous les ennuis que ça me causerait, bien sûr que je ne me serais pas mêlé de cette farce!

Le PRÉSIDENT, au prévenu. — Qu'avez-vous à répondre?

Le PRÉVENU. — C'est comme ça que ça se passe en Polynésie.

(Il basoille ensuite quelques mots incompréhensibles)...

Peut-être parle-t-il polynésien.

Le tribunal, qui n'entend pas cette langue, n'admet point ses excuses et le condamne à six mois de prison et à la restitution des vingt mille francs.

Le PRÉVENU, s'en allant. — Tirer six mois de paille humide, ça c'est encore dans mes moyens, mais restituer les vingt mille balles c'est une autre paire de manches!

JULES DEMOLLIENS.

### UNE NOCE AU POSTE

Pendant la nuit, une noce composée d'une douzaine de personnes traversait la place

de l'Hôtel-de-Ville, à Béziers, et faisait un tel vacarme que la police dut intervenir.

Des invités firent tant et si bien que la police conduisit tout le cortège au poste de police.

Au cours des explications que durent fournir les invités, un désaccord surgit et ils se battirent entre eux. Ce fut, durant une heure environ, une scène inénarrable qui avait attiré, sur la place de l'Hôtel-de-Ville et aux abords du poste de police, une foule énorme de curieux.

Tous les invités furent remis en liberté après avoir donné leur identité.

### MARIÉS ONZE FOIS

Deux époux américains, passionnés pour le tourisme, aiment aussi les cérémonies matrimoniales.

Ils viennent de rentrer d'un voyage au Mexique, où à eu lieu la onzième bénédiction de leur mariage. Les époux se sont mariés pour la première fois en 1910, à Columbus, dans l'Ohio. En 1910, ils sont allés à Montréal, au Canada, pour s'unir de nouveau, et, l'année suivante, en touristes inlassables, ils ont traversé l'Angleterre, l'Écosse, le Pays de Galles, la France, l'Allemagne et la Russie. Dans chacun de ces pays, ils se sont arrêtés pour faire bénir leur union.

En 1912, ils ont procédé à la même cérémonie en Australie.

Leur dernière bénédiction nuptiale a eu lieu en 1913 à la Vera-Cruz, au Mexique.

Dans certains pays où les époux ont été remarqués, ils ne comprenaient pas le langage du prêtre et se bornaient à hocher la tête en signe d'assentiment.

Tous deux conservent religieusement leurs onze actes de mariage qu'ils ont ainsi collectionnés.

### LES ESQUIMAUX ROBINSONS

D'après un rapport officiel adressé aux autorités de Winnipeg, un groupe d'Esquimaux a été trouvé dans une île déserte, à l'embouchure de la baie d'Hudson. Les Esquimaux y avaient échoué, il y a dix ans, et, depuis ce temps, ils y vivaient à la manière de Robinson, à cette différence près, que sans abri, ils étaient exposés aux rigueurs d'une température arctique. Ils se nourrissaient de poissons et de chair de phoque. Plusieurs enfants sont nés pendant cet exil forcé.

L'île, qui est à 200 kilomètres du continent, est entourée de récifs et, par conséquent, presque inabordable. C'est par suite de cette circonstance que les Esquimaux ont pu y rester dix ans sans être découverts.

# LE SECRET DE GERMAINE

Grand roman dramatique

PAR LOUIS BOUSSENARD

## QUATRIÈME PARTIE

### Les Exploits de Bamboche

#### XXXIV (Suite.)

Tout évanouie, alanguie, heureuse et plongée dans cette exquise béatitude qui suit les excès amoureux, elle songeait :

— Mais on m'a changé mon Petit-Filateur !...

Et pour la centième fois elle se disait, ravie au souvenir de l'homérique tripotée qu'elle avait reçue la veille :

— Pas possible !... non... ce n'est plus ce singe de Gueule-d'Empeigne.

La femme de chambre, revenue sur un coup de sonnette, fit glisser les doubles rideaux et ouvrit les persiennes.

Le jour fit irruption dans la chambre et en illumina crûment tous les recoins. Francine, à ce moment, contemplait Bosco et l'admirait, extasiée.

Lui, le col débraillé, les bras à l'air, la lutinait.

Tout à coup, à l'aspect de ce cou solidement musclé, de ces bras aux saillies énormes, elle eut un sursaut.

Le Petit-Filateur était veule, étriqué, maigriot, sans vigueur et toujours vanné. Celui-là était un mâle, qui l'avait si rudement rossée et si vaillamment cosaquée.

Et, tout heureuse, elle lui cria :

— Tu n'es pas le Petit-Filateur.

« Oh ! ne dis pas oui... »

« Je sais que tu es un autre. »

« Tu lui ressembles comme un autre lui-même... comme un frère jumeau... »

« Mais tu es un homme, toi ! »

« Oh ! je suis ravie de pouvoir t'aimer de toute mon âme... à plein cœur... sans avoir jamais eu à te mépriser... »

— Tiens ! pensa Bosco, elle en pince pour moi... un béguin...

« Chouette ! laissons-nous faire ! »

Francine l'embrassait à lèvres gourmandes et lui demandait :

— Tu ne me réponds pas.

« J'ai été hier et même cette nuit assez stupide pour te confondre avec ce singe dégoûtant dont la face me pue et dont les fantaisies de vieux m'écoeurent. »

« Oh ! que c'est bon de pouvoir aimer quelqu'un de sain, de vaillant... un vrai homme, quoi ! »

« Je ne m'en dédis pas... Depuis que je me suis aperçue que tu n'es pas lui je t'aime encore plus. »

« Oh !... c'est pour la vie... Je n'ai jamais aimé au monde que toi, et je t'adore... »

« Mais, comment t'appelles-tu ? »

« Ton petit nom... rien que ton petit nom... je n'en demande pas davantage... »

« Le reste ne me regarde pas... Tu dois avoir des secrets... de terribles secrets. Je ne veux qu'une chose... t'aimer... »

Oui !... t'aimer encore... t'aimer toujours !

« Ton nom, mon chéri. »

— Je m'appelle quelque chose comme Albert... oui... Bébér... étant gosse.

« Va pour Albert... »

— Je t'adore, ce nom... il est joli et te va bien.

« Et toi, dis, m'aimes-tu un peu?... »

— Il me semble que je te l'ai prouvé.

— Oui, sans doute... mais c'est pas tout ça, l'amour... »

« Voyons ! est-ce que ton cœur bat pour moi !... »

« Mets donc ta main sur le mien... »

« Comme il saute !... C'est fou !... ça me suffoque, à croire que je vais défaillir. »

— Mon cœur... dame ! tu sais, il ne bat ni fort ni souvent... »

« Tu me parais bonne fille, quoique un peu lunatique, et de plus tu es crânement belle... »

— Laissons ce que tu appelles ma beauté.

« On m'a trop répété que j'étais belle, et ça m'exaspère. »

— Eh bien ! je ne vois pas pourquoi je ne t'aimerais pas aussi, moi... »

— Oui !... oh ! oui, n'est-ce pas ? »

« Nous allons passer ensemble la journée, puis encore la nuit. »

— Impossible, ma chère, fit Bosco, de ce ton tranchant qui ne souffrait pas de réplique.

— Eh quoi... Tu veux t'en aller ? »

— Pas plus tard que tout de suite.

— Je t'en supplie, reste ! »

— Tu as dû voir que je ne suis pas de ces hommes qui, ayant une mission à remplir, se laissent arrêter à mi-chemin.

« J'ai dit : il faut ! »

Elle se courba humblement sous cette volonté de fer et demanda doucement :

— Dis-moi quand je te reverrai.

« D'abord, tu reviendras, n'est-ce pas ? »

— Oui, sans doute.

« Ce soir... cette nuit... demain... je ne sais pas au juste. »

— Je t'attendrai en comptant les minutes.

— Ça sera peut-être un peu long et monotone... »

— Tu te moques de moi !... c'est mal. Et deux grosses larmes montèrent à ses yeux.

Il se mit à rire, l'embrassa et se leva. Elle le regardait s'habiller à la hâte et lui demanda :

— Assure-moi du moins que tu ne cours aucun danger.

— Si ! je mène une aventure où je puis laisser mes os.

« Oh ! mon Dieu ! voilà ce que je craignais. »

« Si je pouvais t'aider ! »

— Non ! je ne confie pas mes secrets à une femme.

— Je ne suis pas une femme ordinaire, moi ! »

— Peuh ! elles disent toutes ça.

— Si tu as peur que je te trahisse, tue-moi ! »

— Tu dis des bêtises... »

— Si je commets non pas une mauvaise action, mais seulement une indiscretion, tu disposeras de ma vie... »

— Encore !... tu y tiens !... »

— Et tu pourras me sacrifier sans risques.

Elle se leva d'un bond, courut à son petit bureau-bijou, l'ouvrit, prit du papier timbré à son chiffre, et lentement griffonna quelques lignes.

— Tiens ! lis, dit-elle, et tu verras si je suis ton bien, ta chose... »

« Tu verras si je suis à toi corps et âme et si pour une idée, pour un caprice de toi, je donnerais ma vie ! »

Bosco prit le papier et lut :

« Qu'on n'accuse personne de ma mort. C'est moi, qui, lasse de tout, mets fin volontairement à cette vie qui me pèse. »

« Signé : FRANCINE D'ARGENT. »

— Eh bien ! fit l'étrange créature que cet amour violent, irrésistible, écloso en coup de foudre avait transfigurée, est-tu sûr que je t'appartienne désormais ! »

Bosco, pour la première fois devant une femme, sentit un petit mouvement au cœur et aux yeux un léger picotement.

— Oui, c'est vrai, dit-il, je pense que tu m'aimes et je crois que je t'aimerai... »

— Tu n'aimes personne, n'est-ce pas ? »

— Pour ça, non ! »

— Oh ! merci !... le reste me regarde. »

« Et maintenant, mon amour, va à »

tes affaires, sois prudent et reviens vite vers moi ! »

Ils échangèrent un long baiser, puis Bosco s'en alla, tout étourdi de cette étrange aventure.

#### XXXV

Quand Bosco et Francine d'Argent, se disputant, eurent quitté la rue de Provence, Radis-Noir, remonta quatre à quatre chez le baron de Val-Puiseaux.

— Monsieur vient de l'échapper belle, dit-il au gommeux occupé à sa toilette.

— Hein ! que veux-tu dire ? »

— Le Petit-Filateur n'est pas à Monaco.

— Tu divagues ! »

« Je l'ai moi-même emballé dans le train. »

— Eh bien ! il a monté le coup à Monsieur.

— Impossible ! »

« Tu sais qu'on ne me la fait pas. »

— La preuve, c'est qu'il sort d'ici... qu'il s'est trouvé nez à nez avec madame Francine devant la loge... »

A mesure que Radis-Noir parlait, le baron blémissait de colère et de saisissement.

— Continue ! dit-il en serrant les dents.

— ... Il allait monter... Madame Francine descendait... ils se sont empoignés, oh ! mais, dans les grands prix.

— Tonnerre de Dieu ! Si cet idiot de Gontran est ici, nous sommes fichus.

— Monsieur craint de ne pas revoir librement madame Francine ? »

Val-Puiseaux eut un haussement d'épaules et répondit :

— La grue ! je m'en fiche un peu.

« Mais c'est la traite de cinq cent mille francs qu'il fallait présenter pendant son absence. »

— Monsieur va épouser dans quelques jours une dot et une jolie femme... »

« A la place de Monsieur, je m'en tiendrais là. »

— Mais tu ne sais donc pas que je n'ai plus le sou et que je suis criblé de dettes ! »

« Je dois à Dieu, au diable, à la caisse des Arpettes... il me faut boucher tous ces trous, sous peine de sauter. »

« Allons ! aux grands maux les grands remèdes... il faut agir de suite. »

— Je suis à la disposition de Monsieur.

— Et l'affaire de la rue Dulong ? »

— Impossible de rien savoir... »

« Nous n'avons pas pu découvrir par qui ont été tués Côtes-en-Long et Bec-Salé. »

— Mille tonnerres ! tout va mal.

« Et le corps de Bosco, l'a-t-on retrouvé ? »

— Il est bien tranquille au fond de quelque trou... »

« Comment Monsieur veut-il qu'on puisse sortir des catacombes, sans provisions, sans lumière et sans connaître les galeries ! »

— C'est juste.

« Eh bien ! passons à l'atelier. »

« Il n'y a pas de temps à perdre pour cette première affaire du Petit-Filateur, car j'espère avant peu le plumer vif, oh ! jusqu'au sang. »

A ces mots, le baron passa dans sa chambre à coucher, où se trouvait un immense coffre-fort en acier.

Haut et large comme une armoire, il semblait peser au moins un quintal.

Val-Puiseaux ouvrit un placard situé près du coffre, et se livra à un travail mystérieux.

Ce travail fut très court. Au bout de huit ou dix secondes, un sourd craquement se fit entendre et le coffre-fort, malgré sa masse, pivota avec une étrange facilité.

Cette manœuvre démasqua une petite

porte massive, bordée en tôle d'acier que le baron ouvrit avec une clef à secret.

Puis il descendit deux marches et se trouva dans ce bureau où, jadis, le banquier des voleurs et des cocottes « Mon Oncle », se tenait ordinairement.

L'ameublement était resté à peu près le même, depuis le jour où Bamboche, pour ses débuts, l'avait assassiné pour le voler.

Derrière la petite porte, se trouvait un coffre-fort exactement semblable au premier et qu'un mécanisme puissant actionnait en même temps.

Le baron le remit en place, puis l'ouvrit.

Il renfermait, outre de nombreux papiers et une énorme quantité de bijoux, une série de flacons hermétiquement bouchés.

Le baron en prit plusieurs et les emporta dans un cabinet de toilette attenant au bureau et où Mon Oncle subissait à volonté ces transformations qui faisaient, en un quart d'heure, du courtier marron le brillant vicomte de Montdiou.

Rapidement et avec une sûreté indiquant une longue habitude, Val-Puiseaux versa les liquides de couleur et d'aspects différents dans plusieurs petits godets.

Avec une petite éponge imbibée du liquide contenu dans un godet, il mouilla ses sourcils, ses cils et ses moustaches.

Puis il continua par ses cheveux.

Il attendit cinq minutes et recommença l'opération avec un autre liquide.

Alors s'opérait presque instantanément une réaction curieuse.

Cheveux, sourcils, barbe et cils du plus joli blond devenaient d'un noir d'encre.

Et à mesure que cette transformation s'opérait, l'élégant baron de Val-Puiseaux faisait place à Bamboche, le redoutable chef des Arpettes.

Il laissa sécher pendant dix minutes, se regarda dans une glace et dit :

— C'est parfait ! »

Il se lava la face et la tête à grande eau, se savonna largement, se rinça et dit encore :

— Un petit maquillage.

Sans un mot, sans un mouvement inutile, Radis-Noir l'aidait et lui passait au fur et à mesure tous les ingrédients.

Avec une dernière composition, le bandit s'ignit la face qui perdit son ton rosé, se brunît, se bistrâ légèrement et acheva la métamorphose.

Val-Puiseaux, absolument méconnaissable était devenu Bamboche, sans modifier sa figure, sans perruque, sans badigeon.

Tout cela était nature, bon teint et indélébile !

Il ajouta cependant par-ci par-là quelques petites touches avec un pinceau pour accentuer certains traits et réussit au delà de toute expression.

Il choisit alors dans un porte-manteau des vêtements simples, de coupe commune, et rapidement les endossa.

Radis-Noir, sans perdre un moment, se mit à nettoyer tous les ustensiles ayant servi à cette étrange et rapide toilette, puis les remit en place.

Bamboche s'était installé déjà au bureau et se livrait à une calligraphie au moins bizarre.

Devant lui se trouvaient une douzaine de porte-plumes, puis des encriers renfermant des encres de toute nuance.

Puis des grattoirs, des buvards, des feuilles de papier timbré, des tampons, des timbres mobiles et tout un attirail fort compliqué de bureaucratie interlope.

Il y avait encore, épinglés sur des plaques de carton soutenues par de petits chevalets, différents spécimens d'écriture.

Avec une facilité indiquant un faussaire émérite, Bamboche écrivit d'abord une lettre sur du papier à en-tête, la data et la signa. Il l'inséra dans une enveloppe, mit l'adresse, cacheta, et colla un timbre-poste.

A l'aide de caractères mobiles, il composa un timbre sec analogue à ceux des employés des postes, avec la date, le numéro de la distribution, et au pourtour le nom du bureau expéditeur.

Alors, il oblitéra le timbre-poste, timbra la lettre au recto, à l'aide de l'encre noire renfermée dans le tampon.

Cela fait, il changea de cachet, composa un nouveau numéro de distribution

et un autre nom de bureau, et timbra l'enveloppe au verso.

Ainsi pourvue de ses timbres de départ et d'arrivée, imitant à s'y méprendre ceux de l'administration, cette lettre avait une authenticité absolue.

Bamboche coupa l'enveloppe, comme si la lettre, après être parvenue à destination avait été lue.

Puis il dit à Radis-Noir qui le regardait :

— Voilà un joli petit travail, hein, n'est-ce pas ?

— Epatant ! patron, fit le bandit subalterne devenu plus familier avec le chef des Arpettes qu'il n'était avec le baron.

— Voici une lettre qui paraît avoir voyagé d'un bout de Paris à l'autre et qui n'est pas sortie de cette chambre.

« Les plus malins experts n'y verront que du feu et l'administration elle-même dira qu'elle est authentique.

« Il y a pourtant là dedans de quoi envoyer au bagne un homme pour dix ans.

— Et nous l'y enverrons, n'est-ce pas ?

— J'écoute !

« Cayenne-les-Eaux !... villégiature un peu chaude, mais si courue !

— J'en ai entendu parler !

« Malheur !... c'est pas drôle.

« Parait que c'est affreux et qu'on y claque pire que des mouches.

« Moi, j'aimerais mieux la Nouvelle.

— Et moi ni l'un ni l'autre, fit Bamboche en prenant une feuille de papier timbré dont il vérifia soigneusement la date au grand jour, à travers la transparence du papier.

« Bon !... très bon !... extra bon !...

Alors il trempa sa plume dans un encrier, l'essaya sur une feuille blanche, et écrivit plusieurs lignes.

Quand il eut fini, il relut à haute voix

« Au premier mai mil huit cent quatre-vingt-treize, je payerai à mademoiselle « Noëmi Cazin, ou à son ordre, la « somme de cinq cent mille francs que je « reconnais lui devoir.

« Signé : GONTRAN LARAMIE. »

Puis, au-dessous de la date :

« Paris, quinze avril mil huit cent quatre-vingt-treize. »

— C'est demain le premier...

« Il faut que ce papier soit présenté, enregistré, puis protesté.

— C'est entendu.

« Je m'en charge, comme toujours.

« Et après ?

— Il y aura un pétard énorme... on criera au faux !... au vol !... au chantage !...

— Et vous ne toucherez pas la forte somme, puisque la lettre de change est au nom de la gigolette.

— Je ne la toucherai pas de suite, c'est évident.

« Mais quelques jours après.

— Vous êtes certain ?

— Tout ce qu'il y a de plus sûr.

— Alors vous êtes un malin.

— Oui !

— Et peut-on savoir ?...

— Non !... rien !...

— A votre idée.

Muni de la traite qu'il enferma dans une enveloppe, Bamboche écrivit une seconde lettre et, quand il eut fini, se prépara à sortir.

Il dit à Radis-Noir.

— Retourne rue de Provence, par le passage.

« Dis à Mite-à-l'Œil qu'elle ne bouge pas... J'aurai peut-être besoin d'elle...

— Compris !

— Tu iras ensuite commander un bouquet, que tu porteras chez Francine.

— Roses ou camélias ?

— Roses.

— Alors ce bouquet signifiera, comme d'habitude, que vous la priez de venir demain ?

— C'est bien ça.

« Et maintenant, file ! je serai ce soir aux Arpettes.

Radis-Noir disparut derrière la petite porte que le coffre-fort actionné par son levier masqua de nouveau.

Bamboche descendit muni des deux lettres et de la traite signée Gontran Laramie.

Il se trouva tout naturellement dans la rue Joubert, les deux maisons se trouvant adossées l'une à l'autre et correspondant par la petite porte que masquaient les coffres-forts.

Arrivé Chaussée-d'Antin, il arrêta un fiacre qui passait et se fit conduire au square des Batignolles.

Il descendit, paya et partit à pied en remontant la rue des Moines.

Arrivé à la maison où avaient si dramatiquement succombé Liche-à-Mort et la mère Bachu, il monta.

La concierge lui fit un petit signe d'amitié au passage, comme à une vieille connaissance.

Il ouvrit l'appartement qu'il avait conservé, s'y installa un moment, et attendit.

La maison était calme et l'on n'entendait aucun bruit.

Après dix minutes d'attente, il sortit, monta tout doucement à pas de loup, et, avec une fausse clef bien huilée, ouvrit sans bruit la porte de la chambre de Léon Richard.

Tout était bien en ordre et attestait l'esprit de conduite du locataire.

Bamboche, qui semblait connaître à

boche avait soin de sécher avec le buvard ce mot qui s'imprimait à rebours, mais de façon indélébile, sur la feuille rose.

On y voyait distinctement les signatures, les dates, les paraphe que le brigand écrivait sur sa feuille blanche, comme s'il eût voulu laisser un témoin irréfragable de ces bizarres et sans doute compromettants essais.

Quand il eut fini, il laissa le buvard bien en évidence sur un petit sous-main et eut soin de l'assujettir avec un volume, en guise de presse-papiers.

Puis il prit la feuille et la brûla dans la cheminée, mais sans la froisser, de façon à ce que les caractères pussent encore se retrouver sur la mince pellicule de cendre.

Alors, satisfait de son œuvre, il se frotta les mains et partit en murmurant :

— Ils sont tous f... ichus.

« J'aurai à la fois vengeance, fortune et bonheur.



LE SECRET DE GERMAINE. — Val-Puiseaux ouvrit un placard situé près du coffre et se livra à un travail mystérieux.

fond toutes les dispositions de ce modeste intérieur d'artisan studieux, fouilla dans la table-bureau et découvrit les papiers intimes du jeune homme.

Il y avait en outre quelques petits bouquets fanés, d'humbles fleurettes que lui avait données Mimi et qui pour lui avaient toujours conservé leur parfum.

Bamboche, en froissant de sa main brutale ces souvenirs d'amour, haussa les épaules et grogna :

— C'est fini de rire, mes tourtereaux !

Il inséra la lettre décahétée, dont l'enveloppe portait les faux timbres, dans un paquet d'autres lettres, en ayant soin qu'elle demeurât bien visible.

Cela fait, il s'installa devant le bureau, prit du papier blanc, une plume et écrivit.

On eût dit qu'il hésitait, tâtonnait comme s'il eût voulu imiter une écriture.

Les essais furent longs et laborieux et la feuille se trouva bientôt pleine de mots sans suite, de paraphe, de déliés, de pleins et de signatures.

Il y avait sur la table une feuille de buvard rose toute neuve.

A chaque mot qu'il écrivait, Bam-

XXXVI

Ludovic avait enfin pu rassurer Mimi qui depuis la catastrophe ne vivait plus.

Le malheur, pour être immense, n'en était pas moins réparable, puisque Léon Richard, contre toute prévision, n'avait pas succombé.

Dès qu'une entrevue fut possible entre les deux jeunes gens, l'interne se fit un devoir de conduire Noëmi à l'hôpital de Lariboisière.

Léon allait infiniment mieux.

Grâce à l'incomparable vigueur de sa constitution, il était même à espérer que la convalescence serait relativement courte.

Les plaies contuses guérissaient sans complication ; la congestion qui menaçait le cerveau avait cédé à l'application de révulsifs violents, mais efficaces.

Seule, la plaie à la poitrine exigeait encore des soins assidus.

Ludovic Montigny achevait de donner ces renseignements à sa jeune amie quand tous deux pénétrèrent dans la petite chambre à trois lits où se trouvait le blessé.

Depuis deux jours son camarade, l'interne de Lariboisière, l'avait, à sa recommandation pressante, fait isoler dans cette petite pièce où il se trouvait momentanément seul.

Discrètement, Ludovic s'arrêta sur le seuil, et, prenant Mimi par la main, dit au blessé avec le sourire qui, maintenant, crispait si douloureusement ses lèvres :

— Mon cher Léon, une visite.

« Une bonne visite qui vous fera grand bien à l'âme et au corps.

Mimi, les bras tendus, s'élançait au cou du fiancé qu'elle n'avait pas cru revoir et, malgré sa résolution d'être forte, fondait en larmes.

C'est à peine si elle le reconnaissait.

Le poivre lancé à poignée dans ses yeux avait déterminé une conjonctivite aiguë, avec gonflement douloureux des paupières qui formaient deux gros bourrelets tuméfiés.

A peine si le regard pouvait filtrer entre le double rebord tout rouge et encore tout enflammé.

Aux battements tumultueux de son cœur, Léon la sentit venir plutôt qu'il ne l'aperçut.

Il ouvrit aussi les bras, et, la voix tremblante, n'osant croire à son bonheur, s'écria :

— Mimi !... chère bien-aimée... c'est donc vous !

— Oui, Léon... c'est moi !...

« Votre fiancée qui vous croyait mort et qui allait mourir aussi... »

Elle parlait lentement, avec une douceur navrée, dont la triste résignation amenait des larmes aux yeux de l'interne.

Ils s'embrassaient éperdument, jouissaient à plein cœur, à pleines lèvres, de ce bonheur qu'ils n'espéraient plus goûter, pendant que Ludovic discrètement se retirait, sur la pointe des pieds, le cœur gros.

— Certes, pensait-il, Mimi et Léon sont bien malheureux... »

« Ils ont cruellement souffert et la vie ne leur a épargné aucune torture.

« Mais du moins ils s'aiment... ils peuvent espérer.

« Tandis que moi !

Et le martyre qu'il endurait, depuis que son amour était désormais sans espoir, lui apparut plus douloureux, plus poignant encore s'il est possible.

Le malheureux souffrait en effet mille morts en songeant que celle qu'il adorait, Marie, serait ou morte, ou la femme d'un autre.

Il était dans cette épouvantable situation d'un homme condamné au dernier supplice, et qui, chaque matin, s'attend à ces paroles terribles :

— C'est pour aujourd'hui !

Le supplice de Ludovic était d'autant plus cruel, qu'il savait le jour et, pourrait-on dire, l'heure où l'irréparable s'accomplirait.

Car, lui aussi, était bien décidé à ne pas survivre à sa fiancée !

Aussi vivait-il dans une sorte de vertige, trouvant parfois les heures mortellement longues, parfois aussi s'épouvantant de les voir filer si rapidement.

Il errait dans les couloirs de l'hôpital, répondant distraitemment à ses collègues qui se disaient, en ne reconnaissant plus le joyeux étudiant :

— Mais que diable a donc Montigny ?

Pendant ce temps, Mimi et Léon causaient, s'épanchaient, revivaient les quelques moments d'un bonheur si court et qu'ils avaient à peine entrevu.

De nouveau ils faisaient des projets.

D'abord, aussitôt Léon sorti de l'hôpital, on ne se quitterait plus.

Les gens malintentionnés penseraient et diraient ce qu'ils voudraient... on s'en moquerait un peu !

Puis, sans un jour, sans une heure de retard, dès qu'il pourrait marcher, on se marierait...

Oh ! combien ils avaient hâte d'être indissolublement liés... mais pour la vie... lui, l'homme... le protecteur vaillant, aimant et si dévoué... elle, la gracieuse fée du modeste intérieur, que son doux sourire allait désormais éclairer.

(La suite au prochain numéro.)

# LES ENNEMIS DE M. LUBIN

Grand roman policier

PAR CONSTANT GUÉROULT

## PROLOGUE

### Après l'absinthe

XIV

L'ÉCUME REMONTE.

Bastien avait écouté ce récit avec autant de stupeur que d'indignation.

— Il te reste une chose à m'apprendre, dit-il à Mélie après un moment de silence.

— Quoi ?

— Quel intérêt cet homme avait-il à la mort de ma femme ?

— Voilà ce qu'il ne m'a pas dit.

— Et tu ne soupçonnes pas ?...

— Rien.

— Oh ! mais il va venir et je saurai bien lui faire avouer, le couteau sur la gorge...

— Il est trop malin pour se laisser pincer ; j'ai essayé vingt fois de le faire filer pour connaître son adresse et je n'ai jamais pu y réussir.

Il y eut encore un silence.

Puis, Mélie se rapprochant de Bastien, lui dit à voix basse :

— Écoute-moi, renonce à toutes tes folies et laisse-moi faire, je finirai par savoir ce que c'est que cet homme-là et alors nous pourrions mener tous deux, en pays étranger, une magnifique existence. Qu'aurais-tu à regretter alors ? ta profession de ciseleur et tes dix francs par jour ? Dix francs, ne voilà-t-il pas une belle poussée ! Cet homme est riche, très riche, j'en suis sûre, je m'engage à le découvrir, à pénétrer son secret, et alors je le menace d'une dénonciation s'il ne nous donne une fortune et s'il ne t'aide à passer en Italie. Je lui dirai qu'en cas d'arrestation tu es décidé à faire connaître le rôle qu'il a joué dans cette affaire, et il se mettra en quatre pour le faire passer la frontière, et avec son nom, ses relations et sa fortune, il aplanira tous les obstacles devant lesquels nous échouerions à coup sûr.

« Voyons, qu'as-tu à objecter à tout cela et quelle raison aurais-tu de persister dans la folie de tout à l'heure ? Tes remords ? ils n'ont plus de raison d'être, puisque ta femme est vivante et que tu rachètes tous tes torts envers elle en la débarrassant de toi. Tes idées de vengeance ? la meilleure et la plus habile des vengeances est celle qui vous profite, au lieu de vous nuire, comme cela arrive toujours. Eh bien ! voyons, qu'as-tu à répondre à tout ce que je dis là ?

Au moment où Mélie avait fait luire aux yeux de Bastien, non pas l'espérance, mais la certitude de pouvoir sortir de France, grâce au nom et à la fortune de son mystérieux complice, elle avait vu son regard s'animer et son front se rasséréner tout à coup, et elle avait compris que sa cause était gagnée.

L'honnête Bastien, le brave ouvrier qui, tout à l'heure, venait de remonter à la surface, disparaissait de nouveau pour faire place au buveur d'absinthe, et le flot de bons sentiments qui avait débordé de son cœur dans une explosion de remords s'apaisait déjà devant la perspective d'une vie de paresse et de débauche.

— Oh ! s'écria Mélie, voulant profiter de la révolution qui s'opérait en lui, cet homme ne me connaît pas. Parce qu'il nous a pêchés dans les bas-fonds de Paris, parce qu'il nous a découverts sous une couche de misère et de honte, avouons-le hautement, il croit pouvoir nous payer un crime par un morceau de pain, il estime notre tête dix mille francs.

Dix mille francs ! allons donc ; oh ! non il ne me connaît pas, j'ai l'ambition plus haute que cela et je lui apprendrai bien

que je ne suis pas femme à me contenter désormais des galas du *Lapin galant* et des délices de la *Puce mal gardée*. Je suis bâtarde, je n'ai jamais connu ma mère, mais ce devait être une grande dame, car je me suis toujours senti des goûts de luxe et des instincts de prodigalité, et je suis décidée à les satisfaire largement. Oui, je veux mener la vie d'une

et puis, en quelque pays que nous fussions, j'aurais toujours peur d'attirer les regards sur moi.

— C'est bien, nous reparlerons de cela ; l'essentiel, quant à présent, est d'arracher à cet homme les deux cent mille francs auxquels j'estime les risques qu'il nous fait courir.

— Pour lui arracher son argent, il

rôder autour de ta maison sans trop savoir à quoi je pourrais t'être utile, mais pour être là, à ta portée, que sais-je ? pour savoir ce qui se passait. A peine arrivée là, je vois une foule qui s'amasse et qui, entendant parler d'une jeune femme assassinée, se rue dans la maison avec des cris de rage et de vengeance contre le meurtrier.

J'aurais dû fuir, car je pouvais être reconnue pour ta maîtresse, dénoncée comme complice du meurtre, arrêtée et peut-être massacrée sur place par la foule exaspérée. Or, non seulement je n'ai pas fui, mais je suis entrée avec les curieux, je suis montée jusqu'à la porte de la chambre où râlait ta femme, et, sachant qu'on te cherchait, je me suis précipitée dans les combles, où tu pouvais être caché. Tu n'y étais pas ; mais, en furetant partout, j'ai fini par te découvrir dans une situation que tu ne peux avoir oubliée, si fragile que soit ta mémoire. Tu allais mourir, et de la mort la plus épouvantable qui se puisse imaginer, si mon dévouement ne m'eût poussée là au moment précis où tu allais être lancé dans l'espace. Sans moi tu serais à cette heure au fond de cette distillerie dont la seule vue te rendait fou, et dans quel état y serais-tu ! Voilà ce que j'ai fait, malheureux, et non sans risques, car j'ai été arrêtée et confiée à la garde d'une douzaine d'individus pour être ensuite traînée chez le commissaire de police, où il se serait trouvé à coup sûr quelque habitué du *Lapin Galant*, qui n'aurait pas manqué d'expliquer la cause de ma présence dans la demeure de ta victime.

— Toi ! tu as été arrêtée ! s'écria Bastien.

— Heureusement je ne perds pas facilement la tête ; j'étais là depuis dix minutes quand je vois monter un homme qui entre vivement dans la chambre en disant : « Voilà un brancard. Je vais prendre la blessée dans mes bras et la descendre. » Cet homme, c'était Julien.

— Il ne t'a pas reconnue ? demanda Bastien atterré.

— Il ne m'a pas vue, je m'étais cachée dans un groupe de femmes et, un instant après, comme elles entraient toutes dans la chambre pour voir la blessée avant son départ, j'ai profité de l'occasion pour filer. Voilà ce que j'ai fait pour toi, et, pour me récompenser, tu as failli m'assassiner, à mon tour, il n'y a qu'un instant ; et maintenant tu doutes de mon dévouement ! Ah çà ! que faut-il donc faire pour t'en convaincre ?

— J'ai eu tort, répondit Bastien, mais sois sûre que je n'oublierai jamais...

Il s'interrompit tout à coup ; il venait d'entendre quelque chose comme un bruit de grêle fouettant les vitres.

— C'est le signal, dit Mélie à voix basse ; c'est lui.

Elle prit son manteau, qu'elle avait déposé sur une chaise, et sortit.

XV

LE BOURGEOIS.

Quand elle eut franchi le seuil de la *Puce mal gardée*, Mélie s'arrêta tout à coup, saisie et presque effrayée par la violence du vent, qui s'engouffrait dans ses vêtements et l'empêchait d'avancer, et par les torrents de pluie qui lui fouettaient le visage et l'avaient déjà inondée en quelques secondes.

L'obscurité était si profonde qu'on ne voyait pas à deux pas devant soi.

— Pristi ! murmura-t-elle en s'enveloppant hermétiquement dans son manteau, joli temps pour les fluxions de poitrine ! Heureusement que je connais le pays et que je sais où stationne la voiture, car du diable si je saurais la



LE SECRET DE GERMAINE. — La concierge lui fit un petit signe d'amitié au passage...

grande dame, je veux des équipages, des diamants, des toilettes éblouissantes, et toutes ces joies, toutes ces splendeurs ne dussent-elles avoir que la durée d'un éclair, j'aurai ébloui après avoir été éclaboussée, c'est tout ce que je veux. J'ai traîné ma jeunesse dans la misère et la dégradation, j'ai des revanches à prendre.

Puis, saisissant la main de Bastien qu'elle serra dans la sienne avec une énergie fiévreuse :

— Écoute, lui dit-elle, veux-tu que, pendant un an, nous menions une vie de princes ? C'est mon rêve de toutes les heures ; il nous faut deux cent mille francs pour cela, et cet homme nous les donnera ou je le traîne au pied de l'échafaud. Oh ! il ne sait pas dans quelles mains il est tombé ! Voyons, mon rêve te séduit-il ? Une année d'éblouissements, de triomphes, d'enchantements de toute sorte, et puis nous retomberons dans la nuit d'où nous serons sortis pour un temps.

— Non, répondit Bastien, loin de me séduire, ce rêve m'épouvante ; je serais mal à l'aise au milieu de ce luxe princier,

faut savoir où il est et ce qu'il est ; or, ne dis-tu pas toi-même qu'il est sans cesse sur ses gardes et que tu as vainement essayé, jusque-là, de pénétrer le mystère dont il s'entoure ?

— En effet, mais je le fais épier ce soir par des gens rusés et pleins de ressources : le père Lajoie et Coco Pinchard, et je ne doute pas qu'ils ne parviennent à découvrir, sinon sa demeure, au moins quelques renseignements qui nous mettent sur sa trace.

Et comme Bastien secouait la tête d'un air incrédule et défiant :

— En vérité, lui dit-elle, tu as la mémoire bien courte et la reconnaissance bien légère ; je t'ai donné assez de preuves de mon intelligence et de mon dévouement pour que tu n'en doutes pas. Quand tu as quitté, ce soir, le *Lapin Galant* en proférant des menaces de mort contre ta femme, qu'aurait fait toute autre à ma place ? Elle serait rentrée tranquillement chez elle, en se disant, avec raison, qu'elle ne pouvait rien pour toi dans cette affaire. Moi, au contraire, je me suis dit que tu pouvais courir quelque danger, et je suis allée

découvrir ; on trouverait plus facilement une aiguille dans une meule de foin.

Elle tourna à gauche et traversa la route en biais, portant les mains en avant, dans la crainte de quelque choc au milieu de ces impénétrables ténèbres.

A chaque pas elle pataugeait dans des flaques de boue qui lui rejaillissaient dans les jambes.

Tout à coup ses mains rencontrèrent un obstacle.

Elle s'arrêta brusquement en disant à voix basse :

— Hein ! qui est là ?

— Motus ! C'est moi, lui souffla une voix à l'oreille.

— Qui, vous ?

— Moi, Coco Pinchard, qui étudie le terrain ; mais assez comme ça, il y a des ombres autour de nous.

Et au clapotement qui se fit entendre, Mélie comprit qu'il s'éloignait.

Elle poursuivit son chemin.

Au bout de quelques minutes, elle éprouva un nouveau choc.

Elle palpa l'objet et reconnut que c'était une voiture.

Presque au même instant, elle sentit une main s'emparer de la sienne.

Elle se laissa entraîner, rencontra aussitôt une portière ouverte et monta dans la voiture.

— Votre nom ? dit une voix.

— Mélie.

— Donnez votre joue droite.

— Mélie avait au milieu de la joue droite un grain de beauté très prononcé.

L'inconnu le toucha du doigt ; puis, convaincu de l'identité de celle à qui il avait affaire, il ferma la portière de la voiture.

— Eh bien, lui dit-il alors, il y a du nouveau rue du Roi-de-Sicile.

— Mais oui, répondit évasivement Mélie, curieuse de savoir si le bourgeois était renseigné, et jusqu'à quel point.

— Blessure grave, répondit celui-ci, mais personne de mort.

— Vous savez ça ?

— J'ai fait causer la portière.

— Vous-même ?

— Moi-même.

— A quel titre ?

— A titre de curieux, tout le monde l'interrogeait, elle m'a répondu comme aux autres.

— Vous savez alors que... la victime a quitté la maison ?

— Sur un brancard, je sais cela.

L'inconnu reprit :

— Et vous, savez-vous où on l'a transportée ?

— Pas encore.

— Je suis plus avancé que vous.

— Ah !

— Elle est installée rue Beautreillis.

— Eh bien, qu'y a-t-il à faire, maintenant ?

— Je n'ai plus d'ordres à vous donner.

— Ah ça, vous renoncez donc ?...

— Nous attendrons.

— Quoi ?

— L'issue.

— Je comprends ; et si c'est la mort ?

— Je vous donnerai vingt mille francs, avec lesquels vous serez libres de faire dire des messes pour le repos de son âme.

— Si elle en échappe ?

— Alors je reconnais que le sort est contre moi, et, comme je suis quelque peu fataliste, j'en resterai là.

— Vous m'étonnez, dit Mélie d'un ton incrédule ; j'ai peine à croire que vous laissiez inachevée une œuvre que vous poursuiviez depuis des années.

— Ça, c'est mon affaire.

— Et nous ?

— Je renonce à vous compromettre davantage, et à partir d'aujourd'hui nos relations se trouvent naturellement rompues.

Mélie éprouva un violent désappointement en apprenant cette résolution.

Si elle avait pu prévoir que cette entrevue était la dernière, elle eût pris quelque résolution suprême, désespérée, pour arriver à connaître le nom et la demeure de cet homme, dans lequel elle voyait une occasion, probablement unique, de faire une brillante fortune et de réaliser le rêve de toute sa vie.

— Je suis heureux de savoir que Bastien s'est heureusement tiré de ce pas difficile, reprit le bourgeois.

— Qui vous l'a dit ? demanda vivement Mélie.

— Je l'ai vu tout à l'heure à travers les vitres dans ce cabaret, où je croyais vous voir seule.

— Je devais être seule, en effet ; mais où voulez-vous qu'il aille ?

— Sa position est devenue difficile, en effet.

— Du reste, soyez tranquille, vous n'avez rien à craindre de lui.

— Il n'arriverait pas jusqu'à ma voiture, répondit sèchement le bourgeois.

Il ajouta, avec un ricanement qui fit tressaillir Mélie :

— Quant à le craindre, c'est autre chose. S'il savait qui je suis, il saurait que je ne crains personne et que c'est moi qui me fais craindre.

— Oh ! je suis sûre que vous êtes un homme de précaution.

— Vous êtes payée pour le savoir.

— Je ne vous comprends pas.

— Vous avez fait vingt tentatives pour me faire suivre, et vous avez toujours échoué.

— Je vous jure que vous vous trompez. Ne vous avais-je pas donné ma parole de... ?

— De ne pas chercher à me connaître ?

Où... ?

— Alors ?

— Alors, je me suis tenu sur mes gardes ; car, je n'hésite pas à vous l'avouer, je crois rarement à la parole des hommes, et jamais à celle des femmes.

— Cependant...

— Assez, dit-il du ton d'un homme habitué à commander.

Il reprit :

— Maintenant, parlons affaires, car c'est pour cela que je suis venu ; comme il est très probable que nous ne nous reverrons jamais, nous allons régler nos comptes.

— Volontiers, dit vivement Mélie.

— La tentative de votre Bastien n'ayant pas eu les funestes conséquences... que nous redoutions, j'aurais le droit de me croire quitte envers vous deux en vous remettant pour la dernière fois votre pension de chaque mois.

— Ah ! monsieur, s'écria Mélie avec un accent désespéré.

— J'aurais ce droit, reprit froidement le bourgeois, mais je n'en use pas. La position de Bastien est difficile, je viens de le reconnaître, et, pour lui faciliter les moyens de se soustraire aux dangers dont il est menacé, je vais vous remettre dix mille francs.

Dix mille francs ! cela s'éloignait singulièrement des châteaux en Espagne que venaient de faire Mélie et Bastien, mais le bourgeois ne paraissait pas d'un naturel commode, aussi Mélie crut-elle devoir accepter sans murmurer ce qu'il voulait bien lui accorder.

— Avancez votre main, reprit l'inconnu.

Mélie obéit.

Il y fut déposé aussitôt un petit paquet qu'elle reconnut au toucher pour des billets de banque.

— Complétez-les.

Elle les feuilleta un à un.

Il y en avait dix.

— C'est bien cela ?

— Parfaitement.

— On dit que les bons comptes font les bons amis ; nous nous quittons donc dans les meilleurs termes, du moins j'aime à le croire.

— Sans doute, monsieur, cependant j'avais espéré de vous...

— Quoi donc encore ?

— On peut parler cartes sur table, n'est-ce pas ?

— Toujours.

— Permettez-moi donc de vous rappeler notre première entrevue et de vous faire observer que, si Bastien est dans l'embarras, c'est grâce à vous, car enfin si vous n'étiez pas venu...

— Inutile d'insister, je conviens du fait, et je vous fais observer à mon tour qu'il est heureux pour lui que j'y sois pour quelque chose, puisque sans cela il serait sans ressources pour faire face à tous les périls et à toutes les difficultés dont il va être assailli.

— Il voudrait quitter la France, et je doute que cette somme suffise pour...

— A l'âge de votre Bastien j'étais dans la misère. Si à cette époque j'avais eu dix mille francs à ma disposition, j'aurais remué le monde.

— Mais vous pourriez au moins, par votre influence, vos relations, l'aider à gagner la frontière.

— Ah ! je ne me suis pas engagé à veiller sur la tête de M. Bastien ; il n'a jamais été question de cela dans nos conventions, et je ne suis pas disposé à

me compromettre pour lui être agréable.

Puis, ouvrant brusquement la portière :

— Allons, lui dit-il avec une politesse quelque peu ironique, nous n'avons plus rien à nous dire, bonsoir ; je vous souhaite bonne chance, ainsi qu'à M. Bastien.

Mélie mit pied à terre, évidemment intimidée par les façons de ce mystérieux personnage, et elle était partie comme elle était venue, à travers le vent et la pluie et en clapotant dans un tas de boue liquide.

Cinq minutes après, elle entra à la Puce mal gardée.

— Tiens ! cria-t-elle à Bastien en jetant devant lui le paquet de billets de banque, dix mille francs, voilà tout ce que nous aurons, pas un radis de plus, car je viens de le voir pour la dernière fois ; ainsi, nul espoir de le repincer maintenant, pas une trace, pas un indice, il ne nous reste plus qu'une planche de salut : le père Lajoie ou Coco Pinchard auront-ils découvert quelque chose ? Tout est là.

## XVI

OU COCO PINCHARD N'A PAS D'AGRÈMENT.

Mélie s'était jetée sur une chaise avec humeur.

Bastien lui-même était très sombre, car il voyait s'écrouler toutes les espérances qu'il avait fondées sur la découverte de ce mystérieux complice, dont la richesse et la puissance présumée eussent assuré à la fois son salut et sa fortune.

Ils étaient donc là depuis quelques instants, assis en face l'un de l'autre, muets et absorbés dans leurs réflexions, quand, la porte du cabinet s'ouvrant tout à coup, ils virent entrer comme une trombe une créature dont il était impossible de distinguer l'espèce sous la carapace de boue noire et fétide dont elle était couverte.

Le monstre, si parfaitement enduit du haut en bas qu'on eût dit une statue de boue, se mit à bondir dans le cabinet en poussant des cris inarticulés, en se tordant, hurlant et se frappant les jambes, les reins et les côtes comme s'il eût été en proie à de violentes douleurs.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? s'écrièrent enfin Mélie et Bastien en contemplant avec stupeur ce hideux et indéfinissable animal qui, à chaque bond, faisait jaillir une pluie de boue autour de lui comme un canard au sortir d'une mare.

— C'est un singe ! s'écria Mélie en s'éloignant pour éviter les noires éclaboussures dont le monstre continuait à inonder tout ce qui l'entourait, qui est-ce qui a commis l'imprudence de lâcher ça ?

— Et un singe, de la grande espèce ! ajouta Bastien en saisissant son couteau, ces animaux sont très dangereux, quand ils sont lâchés, et j'ai bien envie...

Et il fit un pas vers lui avec son arme.

— Ne le tue pas, lui dit Mélie, il est apprivoisé, vois plutôt, il a des habits, une veste et une culotte.

— C'est vrai, dit Bastien.

Puis, reculant de quelques pas et se pinçant les narines :

— Mais il empest, s'écria-t-il, il a dû se rouler dans la boue pendant plus d'une heure pour être en cet état ; voilà bien une fantaisie de singe.

— Allons ! bon, murmura le prétendu animal en interrompant ses bonds, on me prend pour un singe à présent, il ne me manquait plus que ça, c'est complet.

— Mais, dit Mélie stupéfaite, on dirait que c'est la voix de Coco.

— Et malheureusement c'est lui-même, répliqua Coco Pinchard en se laissant tomber sur une chaise, car c'était bien lui.

— Pas possible ! s'écria Mélie, mais c'est qu'il n'est pas du tout reconnaissable, jusqu'à sa voix qui est changée.

— Je le crois bien, murmura tristement Coco, j'ai de la boue jusque dans la bouche ; au reste, il me serait difficile de dire où je n'en ai pas.

— Mais quelle singulière idée d'aller te rouler comme ça dans la boue !

— Comment, quelle idée ! s'écria Coco Pinchard avec un geste qui inonda de taches noires la robe de soie de Mélie, mais je vous prie de croire que ce n'est pas de moi cette idée-là. Ah ! les gredins ! les gueux ! les filous ! les assassins !

— Allons, voyons, explique-toi donc enfin, Coco, que t'est-il arrivé ?

Nous avons dit que Coco Pinchard s'était assis.

Mais sentant se coller à sa peau l'épais enduit de boue humide et glaciale dont il était couvert là comme ailleurs, il se leva brusquement et se mit à marcher pour se réchauffer.

— Eh bien ! voilà ce qui m'est arrivé, dit-il ; au bout de cinq minutes, j'avais découvert la voiture qui vous attendait ; elle stationnait de l'autre côté de la route, un peu en avant vers Paris. Un cocher était sur le siège, immobile et recevant patiemment la pluie qui tombait comme autrefois à l'époque du déluge ; et aux environs de la voiture, soigneusement fermée, j'avais fini, non par voir, mais par entendre quelques ombres qui circulaient et veillaient. Ça me chiffonnait, car j'avais compté monter derrière la voiture ; or il était clair qu'une de ces ombres allait prendre cette place au moment du départ et me mettre ainsi dans l'impossibilité de suivre son maître jusqu'à son domicile, car je n'avais pas d'autre moyen. Comment faire ? Pour la troisième fois, je me rapprochai de la voiture et me mis à la palper avec la plus grande attention. Alors je découvris, sous le siège du cocher, un espace vide, parfaitement sec, destiné sans doute à recevoir des malles, des provisions pour la campagne, et je me dis : « Bon ! voilà mon affaire ; je serai là à l'abri de la pluie, garanti par le cocher qui recevra tout, et, comme je ne prends la place de personne et qu'on ne voit pas plus clair sur cette route qu'au fond d'une bouteille d'encre, je suis bien sûr d'arriver tranquillement à Paris sans être dérangé. »

Et, après m'être assuré que le cocher était trop bien enfoncé dans son collet de fourrure pour rien entendre, je me glissai dans ma cachette, juste sous ses pieds, et j'attendis l'heure du départ.

En ce moment vous étiez dans la voiture, en train de causer avec le bourgeois.

Vous sortez enfin et j'attends avec calme que le cocher fouette ses chevaux.

Mais voilà qu'au bout de cinq minutes je sens avec terreur une main qui me passe sur la figure.

Je veux me précipiter du côté opposé.

Je tombe dans les bras d'un grand diable qui me presse sur sa poitrine, puis me met sur mes pieds, m'empoigne au collet, et, s'adressant à son camarade, qui venait de le rejoindre :

— Vous pouvez y aller, John, lui dit-il d'une voix calme et presque douce.

— Que veut-il dire ? me demandai-je avec une vague inquiétude.

Je fus bien vite fixé.

John ne dit mot, mais je sens aussitôt tomber sur tout mon corps, sur les jambes, sur les reins, sur la figure une avalanche de coups de fouet telle que jamais limonier n'en a reçu depuis l'invention des fouets.

Je criais, je me tordais, je me roulais à terre.

Le fouet tinguait toujours, s'enroulant autour de mon corps comme une couleuvre, ou plutôt comme dix coulevres, car ce John maniait son instrument avec une habileté à laquelle je ne pouvais m'empêcher de rendre justice au milieu de mon martyre.

Ce divertissement dura deux ou trois minutes.

— Enfin ! murmurai-je quand le fouet cessa son œuvre.

Et j'allais fler, croyant que j'avais mon compte ; ah ! ben oui !

— John, reprit, de sa voix toujours douce et tranquille, celui qui me tenait au collet, prenez monsieur par les pieds.

John obéit toujours sans répondre.

Ils me saisirent donc tous deux, l'un par les pieds, l'autre sous les épaules.

Dans cette situation, je me livrais aux plus pénibles réflexions.

— Ah ça ! que veulent-ils faire de moi ? pensais-je.

— Vous pouvez y aller, John.

Aussitôt cette parole prononcée, je suis déposé dans un borbier infect, épais d'un pied pour le moins, dans lequel mes bourreaux impriment à mon corps un mouvement de va-et-vient, sans colère, sans précipitation ; mais au contraire, avec lenteur, régularité et méthode, comme s'il se fût agi d'un travail de précision.

(La suite au prochain numéro.)

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite).

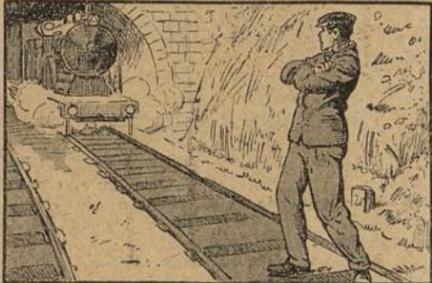
**DRAMATIQUE SUICIDE.** — Un jeune homme de dix-neuf ans, travaillant dans une fonderie, à Croix, s'attarda à la sortie de l'atelier, dans les cabarets du voisinage, où l'on fêtait la Saint-Eloi.

Il était neuf heures et demie, lorsqu'il rentra chez ses parents légèrement gris. A peine se trouvait-il dans sa chambre à coucher, que retentit une détonation. Son père se précipita aussitôt dans l'escalier. Le désespéré venait de se tirer une balle de revolver, mais il s'était manqué.

Le père le supplia alors de reprendre courage et de chasser ses idées de suicide. Peine perdue. Tout en disant qu'il voulait en finir avec la vie, le fils se tira une balle au cou et tomba dans les bras du père infortuné. Il expira une demi-heure plus tard.

Le jeune homme souffrait depuis quelques années d'une affection rhumatismale et, à maintes reprises, il avait annoncé qu'il se tuerait.

CROIX.



**UN SUICIDE.** — Au moment où un train de voyageurs venant de Beauvais sortait de l'un des tunnels, le mécanicien aperçut, arrêté sur la voie, un individu qu'il prit pour un cantonnier. Tout à coup, l'homme se jeta au-devant de la machine et se campa debout, les bras croisés. Le mécanicien bloqua ses freins et s'arrêta très vite, non sans avoir renversé l'individu. On le dégagea avec peine et on le transporta à l'Hôtel-Dieu; il était grièvement blessé.

AMIENS.



**UN ÉBOULEMENT.** — Un mineur âgé de trente-sept ans, occupé à la fosse n° 5 des mines de l'Escarpelle, a été surpris sous un éboulement. On ne put le retirer de sa position qu'après une heure et demie d'efforts. Il avait cessé de vivre.

DOUAL.

**UN PARRICIDE.** — Un nommé Coquet, âgé de quarante-quatre ans, jardinier, demeurant au quartier du Pont-Lebeurre, perdait, voici quelque temps et coup sur coup, sa femme et deux de ses fillettes, des suites de la fièvre typhoïde. Il lui restait une fille et un garçon, lequel appartenait actuellement au 4<sup>e</sup> cuirassiers à Comé. Les pertes des siens influèrent sur son moral. On ne sait, mais toujours est-il que le jardinier se rendait fréquemment au cimetière, arrachait les fleurs et brisait les couronnes dont le frère et la sœur avaient orné le caveau commun. Ayant appris ces tristes faits, à l'occasion de son retour en congé, le cuirassier suivit son père au cimetière, et, au moment où il sacageait la tombe, le revolverisa. Coquet est dans un état désespéré. Quant au meurtrier, il a été arrêté.

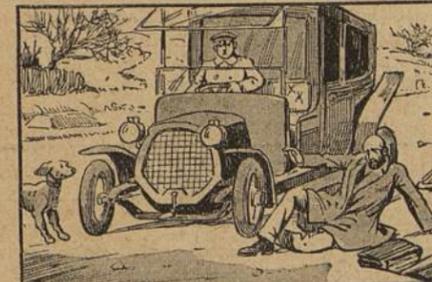
CALAIS.



**UNE EXPLOSION.** — Pour allumer une cuisinière, une fillette de douze ans arrosa de pétrole du charbon, qu'elle jeta ensuite sur du bois allumé.

Une petite explosion se produisit, provoquant un retour de flammes, qui atteignit la jeune fille et communiqua le feu à des rideaux et à un tapis de table. L'enfant fut brûlée assez grièvement.

LILLE.



**ACCIDENT D'AUTO.** — Entre Lavouilles et le Nouvion, un agent d'affaires, voyant venir une automobile, voulut prendre son chien qui jouait sur la route. L'auto tamponna l'agent d'affaires et celui-ci succomba peu après. Le malheureux avait une fracture du crâne et une jambe brisée.

AVESNES.

## MEMENTO DE LA COUR D'ASSISES

**ASSASSIN DE SA FEMME.** — Un nommé Dorat, habitant Lyon, fut, le 29 janvier dernier, inculpé d'attentat à la pudeur; le tribunal correctionnel, puis la cour de Lyon le condamnèrent à quinze jours de prison.

Bouleversé par cette condamnation, il résolut de se suicider et décida sa femme, névrosée, à le suivre dans la mort. Comme ils avaient quelques économies, ils se livrèrent d'abord, à travers la France, à une randonnée fantastique. Partis le 13 mai de Lyon, ils échouaient, le 27 juillet, à Lans-le-Bourg. Le lendemain, ils gagnèrent, à pied, le col du mont Cenis, pour mourir aux bords du lac. Mais ils eurent peur de ne point mourir sur le coup. Ils redescendirent à l'hôtel où ils étaient arrivés et, le lendemain, vers huit heures, Dorat, prenant son revolver, tira une balle dans la tête de sa femme. Il tenta de se suicider, mais la balle dévia et il ne fut que grièvement blessé. La femme mourut quelques heures après.

Dorat était poursuivi pour assassinat. Le jury de la Savoie, écartant les circonstances aggravantes, a, malgré une brillante plaidoirie de M<sup>e</sup> Valensio, déclaré Dorat coupable. La cour l'a condamné à cinq ans de réclusion.

A noter qu'après tous les débats, un juré a fait appeler le président dans la salle des délibérations pour lui demander ce qu'il fallait juger : était-ce un assassinat ou un suicide? Dorat va se pourvoir en cassation.

**LA JALOUSIE.** — Devant le jury de la Côte-d'Or, a comparu Henri Lassala, plongeur, âgé de quarante et un ans, inculpé d'assassinat sur la personne de sa femme, Jeanne-Anna Gauthier, âgée de trente-quatre ans, mariée le 8 mai 1912.

La femme Lassala, lasse des mauvais traitements que lui infligeait son mari, avait quitté le domicile conjugal et s'était placée comme bonne dans un café de la ville. Lassala avait vainement tenté de la ramener au logis. Devant le refus persistant de son épouse, il se rendait, le 10 octobre dernier, dans le café où elle était employée et la frappait de trois coups de couteau, dont un lui perforait le cœur. La mort avait été instantanée.

Lassala a été condamné à dix ans de réclusion.

**DOUBLE CONDAMNATION.** — Dans la nuit du 9 au 10 mai dernier, le campement des ouvriers de la voie ferrée, de Marnia à Taourirt, fut attaqué par des Marocains. Trois Européens et un israélite furent tués; plusieurs autres blessés. Une femme, Mlle Eléonore Lore, fut enlevée et emmenée en captivité dans la région de Taza, où elle a donné le jour à une fille. Après avoir été sous la dépendance du brigand Haddin, puis du roghi Chenguitti, elle fut remise aux Beni-You-Yahi, qui la

traitèrent relativement bien dans l'espoir d'en obtenir une forte rançon.

On soupçonna les ouvriers indigènes du chentier. Deux d'entre eux, Mohamed ould Ali et Mostefa ben Amar ont comparu devant la justice. Le lieutenant Robin est au banc du commissaire du gouvernement. Il prononce un sévère réquisitoire et réclame la peine de mort.

Le lieutenant Tabournel, du 2<sup>e</sup> zouaves, présente la défense des accusés. Il montre les contradictions existant dans les témoignages dont il conteste la valeur, en raison de la moralité douteuse de leurs auteurs. Il fait, en passant, justice du reproche, fait à tort à l'autorité militaire, que les victimes de l'attentat accusaient d'avoir défendu aux travailleurs de coucher dans l'enceinte du camp.

Le conseil de guerre se retire pour délibérer. Après une longue discussion, à la majorité de quatre voix contre un, il déclare les accusés coupables et les condamne à mort.

Les condamnés se sont aussitôt pourvus en revision.

**SATYRE CONDAMNÉE.** — Le 25 octobre dernier, la nommée Anna Faber, vivant maritalement avec le sieur Marcelin Lobet, âgé de trente-quatre ans, carrier à Châtillon-sur-Seine, de qui elle a eu cinq enfants, qui ont tous été reconnus, venait déclarer à la police de cette ville que, la nuit précédente, elle avait surpris son mari, ivre, tentant d'abuser de sa fille Yvonne, âgée de huit ans. Lobet s'étant alors répandu en propos orduriers qui ne laissaient aucun doute sur la nature des actes auxquels il venait de se livrer, il avait ajouté que, depuis longtemps, il se servait de sa fille. La fillette a confirmé sur ces points les déclarations de sa mère.

Lobet, qui comparait devant le jury de la Côte-d'Or, protesta de son innocence et se dit victime des machinations de sa femme, qui voulait se débarrasser de lui.

Alcoolique invétéré, brutal pour les siens, il a déjà encouru sept condamnations, dont une à six mois de prison pour vol et une autre pour outrage à la pudeur. Le jury a rapporté un verdict affirmatif, avec circonstances atténuantes. Le cour a condamné Marcelin Lobet à cinq ans de réclusion et dix ans d'interdiction de séjour. Il est, en outre, déchu de la puissance paternelle.

**AMATEURS DE VINS.** — Reconnus coupables d'avoir volé 250 bouteilles de vin vieux et 150 bouteilles de vin ordinaire dans la cave de M. Haas, hôtelier à Ajaccio, Bouchevalder, âgé de vingt-quatre ans, et Antoine Berti, père de cinq enfants, âgé de quarante et un ans, ont été condamnés à cinq ans de prison par la cour d'assises de la Corse.

### CRIME ET CHIRURGIE

Le système d'amendement des criminels par les moyens chirurgicaux vient de trouver sa première application à Saint-Joseph, dans le Michigan.

Le juge Bridgeman a condamné quatre accusés, non pas à être enfermés dans des cellules, mais à passer sur la table d'opération. Deux des malfaiteurs sont encore des enfants.

C'est le Dr Pratt qui a été chargé d'exécuter la sentence. L'opération a très bien réussi.

Il s'agissait de faire disparaître, des pressions anormales exercées sur certains centres nerveux. Chirurgiens et magistrats sont convaincus que les quatre « malades » deviendront de bons sujets après leur guérison.

### LE CRIME DE L'ACTRICE

En 1905, M. Marshall Field Jun, fils d'un négociant archimillionnaire de Chicago, mourut dans cette ville des suites d'une blessure d'arme à feu, blessure qu'avant sa mort il déclara s'être faite lui-même accidentellement. La police n'admit pas cette théorie, mais, ne pouvant arriver à rétablir les faits, elle cassa l'affaire.

Or, une actrice, nommée Vera Scott, qui avait été arrêtée à Los Angeles sous l'inculpation de vol, vient de confesser que c'était elle qui, il y a huit ans, tira sur le millionnaire. Elle donna des détails si précis que la police de Chicago vient de demander son extradition de l'État de Californie.

Le père de M. Marshall Field Jun, qui mourut quelques mois après son fils, laissa une fortune de plus d'un demi-milliard.

### LE PAIN D'ARGENT

L'imagination des voleurs découvre sans cesse de nouveaux « trucs ». C'est ainsi qu'une porteuse de pain réputée jusqu'ici honnête avait découvert, pour voler son patron, un expédient ingénieux.

Cette employée infidèle, âgée de quarante-cinq ans, était récemment soupçonnée, à la suite de constatations faites dans la caisse de la boulangerie où elle travaillait, faubourg Saint-Martin, de s'approprier journalièrement des sommes variant de 5 à 30 francs.

Une surveillance fut exercée par des inspecteurs de police. D'autre part, le boulanger eut recours au procédé infallible : il marqua toute la monnaie qu'il plaçait le matin dans sa caisse.

On acquit bientôt la certitude que la coupable était la porteuse et elle fut appréhendée au moment où elle allait rentrer chez elle portant le pain que suivant la coutume on lui donnait chaque matin.

Le pain sembla suspect. Au commissariat on le coupa en tranches; à chaque coup de couteau, un bruit argentin résonna et l'on vit s'échapper des pièces d'argent. On récolta ainsi 25 francs.

### QUELLE RENCONTRE !

Le général Aguilar, commandant les forces espagnoles au Maroc, rapporte le fait suivant qui mérite d'être conté :

Aux environs de Tétouan, une patrouille commandée par un caporal surprit un petit groupe de Marocains qu'elle fit prisonniers et qu'elle amena au camp. En route, le caporal, surpris d'entendre le plus vieux prisonnier parler parfaitement le castillan, lui en demanda l'explication.

— Je suis né à Malagon, province de Malaga, répondit le Maure. Ayant, il y a environ quarante-cinq ans, assassiné un voisin, les assises de Malaga me condamnèrent aux travaux forcés, et je fus interné au bagne de Ceuta, d'où je m'enfuis. Je me mariaï avec une Mauresque, de laquelle, j'eus un fils qui rentra en Espagne.

— Tiens, déclara le caporal, je suis aussi de Malagon. Et comment te nommes-tu?

— Raimundo Bergès, reprit le Marocain.

— Et moi, Angel Bergès, s'écria le caporal. Le fait aussitôt éclairci, on établit que le petit-fils venait de retrouver son grand-père, qu'il ramenait prisonnier. Le vieux Bergès a sollicité son pardon et demande à racheter son passé en servant son pays sous les plis du drapeau espagnol.

### LES FEMMES CHAUFFEURS

Voilà que les femmes se mettent à conduire les automobiles.

Or, sous Louis XV, une mode faisait fureur, celle des cabriolets conduits par les élégantes de l'époque. Il se passait peu de jours sans que l'on signalât des accidents. Le lieutenant général de la police, M. de Sartine, assez embarrassé, sachant que sous Louis XV la femme était toute-puissante, tourna la difficulté avec esprit. Il décréta tout simplement qu'aucune femme ne serait autorisée à conduire avant l'âge de quarante ans.

Après cette décision, on ne vit plus un seul cabriolet mené par une femme dans Paris.

## Les Faits-Divers de la Semaine

(Suite et fin).

**NOYÉ DANS UNE MARE.** — Vers huit heures du matin, au hameau de Gournay, commune de Saint-Léonard, un cultivateur qui se rendait dans une petite ferme lui appartenant, fut surpris de ne pas trouver sa locataire, connue sous le nom de « mère Damont », âgée de soixante-dix ans. Quel ne fut pas son étonnement en apercevant le corps de la pauvre femme flottant à la surface de la mare, située près de la maison d'habitation.

La gendarmerie de Fécamp, qui a ouvert une enquête, a conclu à un suicide.

SAINT-LEONARD.

**UN FRATRICIDE.** — Le parquet s'est transporté à Graines où un fratricide a été commis.

A la suite d'une violente discussion, un homme a frappé son frère d'un coup de couteau mortel. Le meurtrier a été arrêté.

SAINT-LO.



**ACCIDENT DE BICYCLETTE.** — Un ouvrier ivre retournait chez lui après son travail, quand il fut renversé par une bicyclette. Le cycliste s'empressa de lui porter secours et, le déposant dans une écurie appartenant à un charoulier, continua sa course; environ deux heures plus tard, ce dernier se trouva en présence de l'ouvrier, resté inanimé sur la paille.

Peu de temps après, le cycliste revenait voir l'ivrogne, et le trouvant dans un état inquiétant, courut chercher un docteur, qui, après des soins énergiques, parvint, avec beaucoup de mal, à le ranimer.

LILLEBONNE.

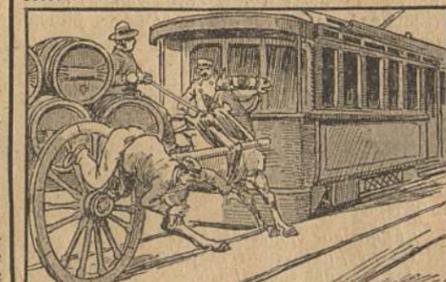


**SUSPENDUE PAR LES PIEDS.** — Vers neuf heures du matin, rue de l'Hôpital, des passants apercevaient le corps d'une femme suspendu en dehors d'une fenêtre d'un premier étage, la tête en bas. On se précipita, on ouvrit la porte et on constata que la malheureuse était pendue par les pieds à l'aide d'une tresse de jupon. Le visage était violacé et la mort avait fait son œuvre.

BELLE-ILE.

**UNE BARQUE CHAVIRE.** — Cinq sapeurs du 5<sup>e</sup> génie qui avaient été chargés d'aller vérifier un bateau-phare ancré sur la Loire, à quelques mètres du pont Henry, récemment construit, avaient pris place dans un canot. L'embarcation, par suite de la rapidité du courant, cahota, s'emplit d'eau et chavira. On se porta au secours des naufragés, mais deux d'entre eux avaient disparus.

NANTES.



**UNE COLLISION.** — Une charrette de barriques passait quai Richebourg, à la suite de trois autres camions. Ayant voulu dépasser ces derniers, le conducteur se trouva en présence d'un tramway. Une collision se produisit.

Un manoeuvre qui se trouvait dans la charrette fut précipité sur le pavé. Il a été blessé à la jambe gauche.

NANTES.



**POUR ALLER A L'HOPITAL.** — A la prison, un détenu ayant le chiffre coquet de cinquante condamnations à son actif, voulait aller à l'hôpital. Le médecin ayant refusé, à la suite de trois visites consécutives, de le reconnaître malade, le détenu saisit son couteau, se tailla la gorge et s'ouvrit le ventre. Il a été transporté à l'hôpital dans un état désespéré.

VANNES.

# LA CHANSON D'AMOUR

Étendue en son long fauteuil d'osier, sur la terrasse de sa villa, la petite princesse, les yeux mi-clos, exposait son visage aux caresses de la brise. A travers les cils abaissés, le regard de ses grands yeux bleus se promenait sur l'horizon que le soleil couchant incendiait avant de s'éteindre dans les flots.

Au-dessous d'elle, sur la plage, les promeneurs se faisaient rares. La mer qui, depuis longtemps déjà s'était retirée, ne montrait plus au lointain qu'une ligne assombrie, et de toute cette immensité que le soir voilait d'une teinte pâle, montait un silence enveloppant que troublaient seuls, parfois, les cris ou les appels des marmots attardés sur le sable humide, très occupés à reconnaître l'emplacement des forts construits par eux et que les vagues avaient détruits.

Dans la griserie de cette paix infinie, la petite princesse, immobile en sa robe de voile blanc, songeait à une autre mer, plus bleue, celle-là, sous un ciel plus limpide. L'évocation d'un passé heureux lui mettait dans l'esprit comme une chaleur de soleil, un éclat de lumière, un mouvement de foule en joie, une exhalaison de parfums de fleurs.

Sur les grands yeux de saphir, les paupières, lentement, se levèrent. La petite princesse sourit à l'image revenue.

Elle se voyait, deux ans plus tôt, promenant dans la splendeur de la Riviera son isolement de jeune femme amoureuse de vivre, mais que le destin avait faite veuve avant l'âge, où la plupart des jeunes filles commencent seulement à penser au mariage. Elle avait été sevrée de l'amour sans avoir eu le temps d'en goûter les ivresses, et son corps vibrerait de désir au passage des couples enlacés.

On la savait fort riche et on la courtisait. Mais elle comprenait que l'empressement des uns, les soupirs des autres, étaient provoqués davantage par l'appât de sa fortune que par sa beauté, et, bien que la solitude lui fût lourde, elle hésitait à risquer dans une nouvelle union la tranquillité de sa vie.

Parmi les jeunes hommes qui lui laissaient deviner leur amour, il en était un vers lequel la petite princesse se sentait mystérieusement attirée. Grand, mince, la tête fine, percée de deux yeux noirs et surmontée d'une épaisse chevelure brune, il ne l'importunait jamais de sa présence ou de ses discours ; il semblait, au contraire, vouloir se perdre dans la foule de ses adorateurs.

Mais si ses lèvres demeuraient muettes, ses regards dévoilaient le secret de son cœur. Et, bien souvent, les yeux de la jeune femme avaient avoué, sans qu'elle y prit garde, le trouble de tout son être.

Ils s'aimèrent ainsi, en se cachant d'abord, puis en se souciant peu de l'opinion des autres ; enfin, en montrant à tous la fierté de leur passion.

Et ce furent des semaines et des mois d'extase.

Lorsque, accoudée au piano sur le clavier duquel couraient les doigts de l'amant, l'amoureuse écoutait le rythme des chansons qu'il composait pour elle, il lui semblait que le monde n'existait pas, qu'ils vivaient tous deux, seuls, dans le néant.

Au lendemain de leurs premiers baisers, dans la folie de la possession nouvelle, il avait écrit une romance d'amour, et, le soir même, il la chantait à l'adorée. Elle contait, cette romance, la passion qui emplissait le cœur du jeune homme et qui devait ne jamais finir :

Depuis que ta beauté de rêve  
A su me prendre et me charmer,  
Ma jeunesse à tes pieds s'achève,  
Car je ne saurais plus aimer.

Et elle se terminait par une strophe que la femme aimée préférait aux autres, parce qu'elle lui rappelait le serment murmuré souvent à son oreille :

Si quelque jour la mort cruelle,  
De sa faux venait te flétrir,  
Je te serais encoeur fidèle,  
Et je n'aurais plus qu'à mourir.

Peu à peu, la jolie romance était sortie de leur intimité. On la jouait partout ; on se plaisait à l'entendre, tellement l'artiste avait su mettre de vérité dans la violence de la passion.

Hélas ! la chanson se chantait encore que déjà l'amour n'existait plus. L'amant était parti, un soir, au delà des mers, à la poursuite d'un autre amour et jamais plus il n'était revenu.

Seule, désabusée, n'ayant plus pour le monde qu'indifférence et pour les hommes que dégoût, la petite princesse avait quitté le séjour enchanteur ; elle avait dit adieu à la mer magnifique qu'elle avait si souvent contemplée, appuyée au bras de son élu ; elle avait promené une dernière fois ses yeux sur les fleurs des parterres, ces fleurs qu'elle aimait tant, et elle avait choisi une retraite éloignée, sur une petite plage, au bord de la Manche, où elle était sûre de ne jamais rencontrer les témoins de son ancien bonheur.

Aujourd'hui, comme là-bas, les fleurs se pressaient au long des plates-bandes ; la petite princesse les admirait souvent ; elle avait rejeté sur elles toute son affection, mais elles lui paraissaient moins éclatantes que celles d'autrefois, car elle ne les voyait plus qu'à travers des larmes.

Dans le lointain, la cloche de l'humble église

sonna. La plage était devenue déserte ; le soir tombait. La petite princesse se leva et ses regards embrassèrent la mer, les villas silencieuses, toute la beauté de ce jour expirant.

Un grand frisson la parcourut, et elle murmura :

— Ah ! pourquoi donc ne mourrais-je pas ainsi ? Après les chagrins, qu'il doit être doux de s'endormir parmi ce qu'on aime, ce qui est beau, de disparaître en face de l'infini, bercée par le souffle du vent et la plainte des vagues, au milieu des parfums des fleurs !

Elle se retourna vers les larges parterres ; et une douleur la mordit à la pensée de laisser derrière elle ses compagnes si belles.

— Je vous emporterais avec moi, leur dit-elle. Vous, au moins, vous ne m'abandonnez pas.

Doucement, elle commença le tour de son jardin, se baissant, cueillant des fleurs, toutes les fleurs. Et sous la fraîcheur de la nuit, les petites têtes aux fines nuances se levaient vers leur grande amie, comme si chacune voulait lui dire :

— Ne m'oublie pas, moi.  
Les gerbes s'amoncelaient sur les bras de la jeune femme. Bientôt, à travers les allées, sur le sol devenu sombre, la petite princesse marcha vers la villa et disparut comme une fée qui s'évanouit dans la nuit.

Maintenant les fleurs se pressent dans la chambre obscure. Il y en a sur les meubles ; il y en a sur le grand lit bas ; leurs parfums grisants enveloppent la petite princesse, la troublent déjà, bien que la large fenêtre soit demeurée ouverte.

Soudain, la jeune femme tressaille. Un son de harpe a frappé ses oreilles. Elle écoute. Par là, autour d'elle, d'une villa voisine, une voix s'est élevée. Elle chante, cette voix, et la petite princesse reconnaît les paroles :

Depuis que ta beauté de rêve  
A su me prendre et me charmer...

Alors, les sanglots montent à sa gorge,

l'étouffent. Elle ne veut plus entendre cette voix mystérieuse qui lui rappelle son passé douloureux. Elle se précipite, ferme la fenêtre, revient dans sa chambre, se jette sur son lit, s'enfouit dans la couche des fleurs embaumées, et, les yeux fermés, les larmes filant sous les paupières, elle songe à sa vie brisée.

Là-bas, dans la nuit, la voix continue la romance. La petite princesse ne perçoit plus les paroles autrefois si chères. Elle ne bouge pas ; toute blanche dans sa robe blanche, elle semble dormir.

De la villa inconnue, le dernier couplet de la chanson s'envole :

Si quelque jour la mort cruelle,  
De sa faux venait te flétrir,  
Je te serais encoeur fidèle,  
Et je n'aurais plus qu'à mourir.

La petite princesse ne fait pas un mouvement. Ses lèvres sont devenues d'une pâleur de cire, un souffle léger les a écartées à peine ; une larme, lentement, glisse encore sur la joue froide, et dans la chambre, où l'on n'entend plus de bruit, seules, les fleurs ne cessent pas de répandre leurs parfums pour plaire à leur grande amie.

Au dehors, dans l'obscurité silencieuse, les notes égrenées de la harpe s'éteignent doucement.

CHARLES GOURVILLE.

## UNE NOCE SANS MARIÉ

Une bizarre aventure est arrivée à une jeune fille de Saint-Aubin-en-Charollais, petite commune située à 10 kilomètres de Charolles.

Employée à Paris, cette jeune fille fit, il y a quelques mois la connaissance de l'un de ses collègues qui, après une cour assidue, lui demanda sa main. La jeune fille accepta et, quant à son emploi, se rendit chez ses parents à Saint-Aubin-en-Charollais, pour y faire ses préparatifs.

La date de la cérémonie était fixée ; quatre jours auparavant le jeune homme devait rejoindre sa fiancée. Or, le matin du jour fixé, la jeune fille reçut une lettre par laquelle son fiancé l'informait que, par suite d'un événement imprévu, il ne pouvait se rendre à Saint-Aubin-en-Charollais avant le matin de la cérémonie, l'assurant qu'il viendrait par le premier train et la priant de l'excuser et de ne pas s'inquiéter.

Le matin de la noce, la future mariée avec son voile blanc, ses parents et une cinquantaine d'invités se rendirent à la gare pour recevoir l'époux attendu, mais ce dernier ne vint ni par ce train, ni par les suivants.

Craignant un accident, on télégraphia immédiatement à la maison où le jeune homme était employé, mais il fut répondu que ce dernier avait quitté sa place la veille et qu'on ne savait ce qu'il était devenu.

Cette nouvelle, on le pense bien, jeta un certain froid, mais comme tous les frais étaient faits et que les invités étaient présents, il fut décidé que la noce aurait lieu quand même ; on mangea jusqu'à neuf heures du soir, on dansa jusqu'à trois heures du matin, et c'est ainsi qu'une noce se fit à Saint-Aubin-en-Charollais sans marié.

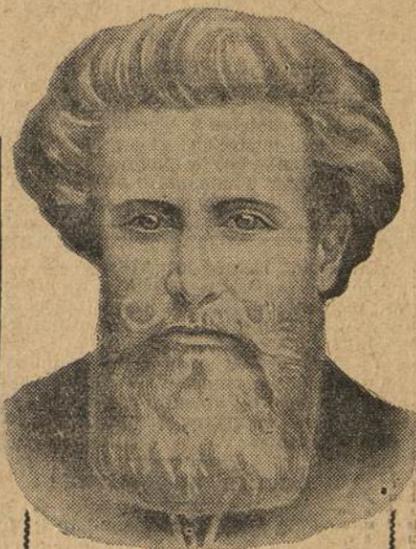
## UN CHIEN DÉCORÉ

Teddy, un gros chien Terre-Neuve, connu par les enfants de Broadway, à New-York avec lesquels il joue souvent, a été l'objet d'une ovation toute particulière.

On l'a amené dans la salle des fêtes de la Ligue de défense des animaux, et là, devant un public très distingué, on lui a remis la grande médaille de sauvetage.

L'été passé, rôdant sur la berge, Teddy entendit les appels désespérés de deux enfants tombés dans la rivière d'Hudson ; il s'élança dans l'eau et réussit à ramener les deux enfants.

En commémoration de ce bel exploit, on a attaché la médaille au collier du vaillant chien. La cérémonie terminée, Teddy est reparti avec son maître en automobile.



No 31.421. — Auguste FORM...  
Chevelure obtenue en 49 jours.

# il était CHAUVÉ

Ses cheveux et sa barbe qui n'avaient jamais été bien fournis, rongés par le Pytiriasis, étaient complètement tombés ; en 7 semaines, la célèbre Sève Capillaire OLBÉ lui a donné la chevelure et la barbe dont on voit la reproduction photographique ci-contre.

D'ailleurs, le dermatologiste Olbé donne toujours 100.000 fr. à quiconque prouvera que sa célèbre Sève Capillaire n'arrête pas la chute des cheveux en 8 jours et ne les fait pas repousser à tout âge dans la nuance primitive quelle que soit la gravité ou l'ancienneté du mal.

PLUS DE 20.000 ATTESTATIONS authentiques, indiscutables, avec nom et adresse, sont à la disposition de quiconque veut les parcourir au laboratoire du dermatologiste OLBÉ.

**JAMAIS D'INSUCCÈS**  
POUR RECEVOIR GRATIS sous pli fermé la notice explicative, écrire ou se rendre au Laboratoire OLBÉ, 22, Rue des Martyrs, 22, Section 680, PARIS

## VOUS POUVEZ GAGNER 100.000 FRANCS SANS RISQUER UN CENTIME

En prenant part au Grand Concours du CHOCOLAT FORTUNA

### LISTE DES PRIX

- Chacun une obligation à lot du crédit Foncier de France
- 1<sup>er</sup> prix : pouvant gagner 100.000 FRANCS
  - 2<sup>e</sup> — ou un des nombreux lots de 2000, 1000 et 200 fr. et 100 francs de chocolat Fortuna.
  - 3<sup>e</sup> au 20<sup>e</sup> prix : 1 bicyclette et 20 fr. de chocolat Fortuna.
  - 21<sup>e</sup> au 30<sup>e</sup> prix : 1 machine à coudre et 10 fr. de chocolat Fortuna.
  - 31<sup>e</sup> au 60<sup>e</sup> prix : 1 montre en or et 5 fr. de chocolat Fortuna.
  - 61<sup>e</sup> au 70<sup>e</sup> prix : 1 montre en argent et 5 fr. de chocolat Fortuna.
  - 71<sup>e</sup> au 100<sup>e</sup> prix : 1 chaîne ou bracelet argent et 3 fr. de chocolat Fortuna.
  - 101<sup>e</sup> au 150<sup>e</sup> prix : 1 montre en acier et 3 fr. de chocolat Fortuna.
  - 151<sup>e</sup> au 500<sup>e</sup> prix : 1 bijou fantaisie et 3 fr. de chocolat Fortuna.
- En outre de ces prix, il sera attribué une jolie prime à tous les concurrents qui auront exactement reconstitué la phrase.

### RÈGLEMENT

Tout le monde peut prendre part au concours. Il suffit pour cela de nous retourner la présente feuille avec ses noms et adresse très lisibles après avoir reconstitué la phrase dont certaines lettres ont été remplacées par des tirets.

Toute personne ayant exactement reconstitué la phrase aura droit à un prix. Il faudra en outre répondre aux deux questions posées, ceci afin de nous permettre d'établir un classement et d'attribuer les 1<sup>ers</sup> prix à ceux qui se rapprocheront le plus de la vérité. Nos livres de commerce cotés et paraphés par le Tribunal de Commerce serviront de pièces incontestables pour le contrôle. Nous n'annonçons pas de prix fantastiques, mais tout ce que nous promettons, nous le tiendrons. Les solutions devront être adressées avant le 31 décembre et être accompagnées de l'enveloppe d'une tablette. Pour y us la procurer, il suffit d'acheter chez votre épicière pour 40 centimes une tablette de 125 grammes de chocolat Fortuna. Vous ne risquez donc pas un centime en prenant part à notre concours. Si votre épicière n'en a pas, vous n'avez qu'à lui donner le nom de notre adresse pour qu'il s'en procure.

Nous pouvons aussi envoyer des colis de 2 kilogram. 500 net franco gare au prix de 8 fr. 60. Dans un colis de 2 kilogram. 500 il y a 20 tablettes, ce qui permet d'envoyer 20 solutions.

LE CONCOURS SERA CLOS LE 31 DÉCEMBRE 1913 ET LES PRIX SERONT DISTRIBUÉS DANS LE COURANT DE JANVIER

Phrase à reconstituer en remplaçant chaque tiret par une lettre

L- C-o-o-a- F-r-u-a-e-t- l- p-u- s- n- e- e-  
m- l- e- r- d- s- a- i- e- t- s- i- n- q- u- n- q- a- l- t- ; l-  
m- l- l- r-

### QUESTIONS À RÉPONDRE

- 1<sup>o</sup> Combien de kgr. de chocolat vendrons-nous du 1<sup>er</sup> Novembre au 31 Décembre ?
- Réponse : \_\_\_\_\_
- 2<sup>o</sup> Combien recevrons-nous de Solutions pour ce concours ?
- Réponse : \_\_\_\_\_

CONDITIONS et PRIX pour épiciers et dépositaires sont adressés franco sur demande à tout commerçant en produits alimentaires.

Nom, Prénoms \_\_\_\_\_  
à \_\_\_\_\_  
Rue et N° \_\_\_\_\_  
par \_\_\_\_\_ Dépt. \_\_\_\_\_  
SIGNATURE : \_\_\_\_\_  
Adresser les solutions et commandes s'il y a lieu comme suit : CHOCOLAT FORTUNA, 63, rue de Mauvoisin, PARIS

**Une léproserie à Londres**

Une conférence, faite à Londres par le docteur Bayon, a évoqué un mal effroyable qui semblait presque disparu de l'Europe depuis le moyen âge: la lèpre.

Or, il semblerait qu'il y a des lépreux à Londres et qu'ils sont même en assez grand nombre, puisqu'on se propose de créer une léproserie. Mais on voudrait que la situation de cet établissement fût entourée du secret le plus absolu, non seulement pour éviter les réclamations, la terreur même qu'un tel voisinage susciterait, mais surtout parce qu'on craindrait que tous les lépreux du monde affluent dans la capitale britannique.

**On demande une éruption**

Les volcans rapportent gros.

On a calculé que la dernière éruption de l'Etna valut aux Siciliens la visite de sept mille touristes qui leur abandonnèrent six millions.

Or, l'Etna ne veut plus rien savoir. L'Etna ne donne plus. L'Etna sommeille.

Et grande est, paraît-il, la misère là-bas.

Un journal de Catane le reproche avec beaucoup d'aigreur aux pouvoirs publics.

« Certes, dit notre confrère, nous possédons une source d'inestimable richesse. Mais encore faudrait-il que, par indifférence, le gouvernement n'attende pas qu'elle soit tarie... »

**La générosité d'un chien**

Un consommateur maltraitait son petit fox dans un café de Berne. Le chien de la maison, molosse formidable mais altruiste, témoin de la scène, s'était rué sur l'homme qui tenait, qui frappait toujours l'animal, l'avait mordu pour lui faire lâcher prise, — et le monsieur demandait des dommages au patron de l'établissement.

Mais les juges le déboutent de sa plainte: « Attendu que le molosse obéit à des sentiments généreux et fort louables en défendant un de ses congénères plus faibles... »

« Attendu qu'il est honteux de se montrer brutal envers un inférior... » etc.

**Le veuvage au Congo**

L'importance que se donnent chez nous les météorologistes fait sourire de pitié quand on voit l'importance que leurs confrères du Congo français ont vraiment.

Je vous prie de lire:

« Tandis qu'au Malabar les veuves sont brûlées vives, les veuves de notre Afrique occidentale se contentent, leur homme étant feu, de hisser un drapeau devant la porte mortuaire. Tout le temps que le drapeau reste intact, la femme ne doit pas se remarier. Mais, dès que des souffles d'orage le déchirent, elle a le droit de convoler derechef. C'est, pensent les indigènes, un signe de la volonté des dieux. »

Il en résulte qu'une veuve peut prendre un nouveau mari le soir même de son veuvage, à la condition qu'une bourrasque ait détruit l'étendard funèbre dans le courant du jour.

**La chute d'un rocher**

Un bloc de rochers d'environ 40 mètres cubes s'est détaché d'une haute montagne des environs d'Aoste (Italie) et a fait, par bonds successifs, un parcours de deux kilomètres jusqu'en bas. Sur son passage, il a déraciné des arbres par centaines et a défoncé les murs de plusieurs maisons. Finalement la masse de granit en mouvement est tombée sur une meule de foin et, de là, sur une étable. Une vache qui s'y trouvait a été littéralement écrasée. Une chèvre qui se trouvait à côté de la vache est restée indemne grâce à une poutre, tombée antérieurement, qui l'a protégée.

**UN MONSIEUR**

offre gratuitement de faire connaître à tous ceux qui sont atteints d'une maladie de la peau, dartres, eczéma, boutons, démangeaisons, bronchites chroniques, maladies de la poitrine, de l'estomac et de la vessie, de rhumatismes, un moyen infailible de se guérir promptement ainsi qu'il l'a été radicalement lui-même après avoir souffert, et essayé en vain tous les remèdes préconisés. Cette offre, dont on appréciera le but humanitaire, est la conséquence d'un vœu.

Ecrire à M. VINCENT, 8, place Victor-Hugo, à Grenoble, qui répondra gratis et franco par courrier, et enverra les indications demandées.

EDITIONS JULES TALLANDIER  
75, rue Dareau, PARIS (14<sup>e</sup>)

**LE LIVRE NATIONAL**  
Beau volume in-18 Jésus, couverture en couleurs  
**LE VOLUME : 65 CMES**  
COLLECTION BLEUE

Les Aventures les plus extraordinaires  
Les Récits de Voyages les plus intéressants  
des Meilleurs Auteurs Populaires

Demandez la liste des volumes parus à la librairie JULES TALLANDIER et chez tous les libraires

**APIL** détruit pour toujours la racine des POILS et duvet, sans douleur en 15 J. Repousse imposs. Niolet, chimis.-parfumeur, envoie discret, notice, catalog, et un échant. 2, r. Amélie, Paris **GRATIS**

Prestigieux, élégant, riche et robuste, cet appareil donne bien le sentiment de la chose parfaite et définitive. Le voir est un plaisir, l'entendre est un délire.

**MERVEILLE DÉFINITIVE**

**L'APPAREIL** vendu **90 fr.** est donné **POUR RIEN**  
à tout acheteur de la série **Grands Disques "IDÉAL"** de 30 cm de diamètre  
d'art de 100 morceaux sur

**7 fr. PAR MOIS**  
**A TOUS ET PARTOUT**  
**8 JOURS AL'ESSAI**  
**Un Phonographe dans chaque Famille**  
(SUCCÈS ENTHOUSIASTE)

Toujours à la tête du mouvement phonographique, menant le train dans la course vertigineuse vers les éternelles perfections, atteignant enfin le but tant désiré et laissant loin derrière elle ses concurrents et ses imitateurs, la Maison **GIRARD & BOITTE** offre aujourd'hui **POUR RIEN** aux acheteurs des nouveaux disques "IDÉAL" l'appareil le plus merveilleux qui ait été construit jusqu'ici.



Meuble de luxe tout en bois de chêne, triple placage indéformable et inusable. Dimensions: 47x47x37 cm. Mécanisme de haute précision indéformable et robuste. Diaphragme des Concerts, le meilleur au monde.

**DERNIÈRES PERFECTIONS**  
Suppression de l'aiguille, du pavillon, des plaques de renvoi des sons, de tous les organes encombrants et incommodes et de tout ce qui produit, même dans les machines les plus récentes, de si désagréables effets. Plus de reflets, plus d'illusions, mais la plus surprenante simplification de l'acoustique. Plus de bruits de machine ou de frottements. Plus rien que la voix, le chant et la musique rendus avec la vie dans une réalité prodigieuse.

La voix des chanteurs et le son des instruments sont reproduits mathématiquement, sans la moindre déformation et sans bruit mécanique. On entend les nuances les plus subtiles du chant, le sentiment est prodigieusement exprimé et l'émotion de l'artiste se communique à l'auditeur.

Le Miracle apparaît grandiose! Les Temps sont venus!  
Et c'est la vie, l'art en un mot dans sa suprême beauté.

Cet appareil est si parfait qu'il constitue un défi porté à la sagacité des hommes, à la Science de l'avenir!

Nous garantissons nos prix  
de **30% Moins Chers** qu'au comptant  
et nous accordons à chacun

**29 MOIS DE CRÉDIT**

C'est-à-dire que nous fournissons immédiatement et sans aucun paiement préalable l'appareil et la collection des 100 morceaux, sur grands disques 30 cm, le tout au grand comptant, et que l'acheteur ne paie que 7 francs par Mois, jusqu'à complète libération du prix total de 200 francs.

Nous vendons en confiance.

Rien à payer d'avance.  
L'appareil et les disques sont garantis tels qu'ils sont annoncés, ils peuvent être rendus dans les huit jours qui suivent la réception s'ils ne conviennent pas.

**GIRARD & BOITTE, à PARIS**  
Seuls Concessionnaires pour la Vente à termes des PHONOGRAPHES et DISQUES "IDÉAL"

**84 BULLETIN DE SOUSCRIPTION**  
Je souscris, déclare acheter à MM. GIRARD & BOITTE, à Paris, la Collection des 100 morceaux choisis sur grands disques IDÉAL double face de 30 cm, avec l'appareil complet donné gratuitement, aux conditions énoncées, c'est-à-dire par paiements mensuels de 7 fr., jusqu'à complète liquidation de la somme de 200 francs pris total (dernier versement à francs).

Fait à \_\_\_\_\_ le \_\_\_\_\_ 1911

Nom et Prénoms \_\_\_\_\_

Profession ou Qualité \_\_\_\_\_

Domicile \_\_\_\_\_

Département \_\_\_\_\_

Gare \_\_\_\_\_

SIGNATURE: \_\_\_\_\_

Prière de bien indiquer la qualité ou profession.  
Prière de remplir le présent bulletin et de l'envoyer sous enveloppe à l'adresse de

**GIRARD & BOITTE**  
46, Rue de l'Echiquier, PARIS

**L'Appareil "IDÉAL" et le grand Diaphragme des Concerts VENDUS 90 FR. PARTOUT SONT DONNÉS POUR RIEN!**

Liste des 100 morceaux, sur disques "IDÉAL" série d'art, de 30 cm de diamètre

- OPÉRAS — OPÉRAS COMIQUES, etc**
- Aïda (O céleste Aïda), chanté par GAUTIER, de l'Opéra.
  - Paillasse (Pauvre Paillasse), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  - Le Roi d'Ys (Aubade), chanté par BEYLE, de l'Opéra-Comique.
  - La Tosca (La ciel luiait d'étoiles), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  - Le Trouver (Exilé sur la terre), chanté par CAZENAË, de l'Opéra.
  - Don Juan (Sérénade), chanté par DANÈS, de l'Opéra.
  - La Juive (Cavatine), chanté par GRASSE, de l'Opéra.
  - Faust (Scène de l'Eglise), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
  - Richard Cœur de Lion (O Richard), par MARIANI, de l'Opéra-Comique.
  - Samson et Dalila (Mon cœur s'ouvre à ta voix), par M<sup>lle</sup> CHARNY, de l'Opéra.
  - Si j'étais Roi (Romance), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  - Lakmé (Fantaisie), chanté par MARIO, de l'Opéra-Comique.
  - Jocelyn (Berceuse), chanté par BEYLE, de l'Opéra-Comique.
  - Le Roi de Lahore (Promesse de mon avenir), par TEISSIE, de l'Opéra.
  - Mignon (Romance), chanté par M<sup>lle</sup> PLA, de l'Opéra-Comique.
  - Garmen (Air du Torsador), chanté par NIVETTE, de l'Opéra.
  - Le Chalet (Vallons de l'Héliette), par BELHOMME, de l'Opéra-Comique.
  - Mignon (Duo des Hirondelles), par M<sup>lle</sup> VALLANRIET NIVETTE, de l'Opéra.
  - La Veuve Joyeuse (Valse), chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
  - Le Pré-aux-Clercs (Rendez-moi ma Patrie), M<sup>lle</sup> PLA, de l'Opéra-Comique.
- ROMANCES — CHANSONNETTES GRANDS AIRS**
- Les Cloches de Corneville (J'ai fait trois fois le tour du monde), chanté par DATHANE, de l'Opéra.
  - Noce de Jeannette (Cours mon algouille), M<sup>lle</sup> CHARNY, de l'Op.-Com.
  - La Petite Mariée (Le jour où tu te marieras), par RIGAUD, de l'Opéra.
  - La Mascotte (Ces envoyés du Paradis), chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
  - La Fauvette du Temple (Duo des Chameliers), par M<sup>lle</sup> HELDORFNER et GASSANO, de l'Opéra-Comique.
  - Veux-tu m'épouser, chanté par BEYLE, de l'Opéra-Comique.
  - Dormi pure, par DATHANE, de l'Opéra.
  - Le Bonheur près de toi, chanté par WIEBER, de la Gaité Lyrique.
  - Ah! si les Fleurs avaient des yeux, FRANCIS MARTY, des Concerts Paris.
  - Ne t'en vas pas, chanté par BEYLE, de l'Opéra-Comique.
  - Dernière Chanson, par POL FAYOL, des Concerts Parisiens.
  - Endors-toi (Berceuse), chanté par WIEBER, de la Gaité Lyrique.
  - L'Amour s'envoie vite, chanté par ELVAL, du Théâtre Royal de La Haye
  - Rêve de Courtisane, chanté par MARTY, des Concerts Parisiens.
  - Zigzag, par BEYLE, de l'Opéra-Comique.
  - Je viens ma Mère, par POL FAYOL, des Concerts Parisiens.
  - Farandole de Provence, chanté par RIGAUD, de l'Opéra.
  - Un songe à Palerme, chanté par ELVAL, du Théâtre Royal de La Haye
  - Reviens, chanté par JACQU, des Concerts Parisiens.
- ORCHESTRES**
- Tous exécutés par la Musique de la Garde Républicaine:
- N<sup>os</sup> 51 à 79. DANSES. — 8 Valses, 7 Polkas, 4 Mazurkas, 4 Scottish, 1 Quadrille, 1 Pas-de-Quatre, 1 Tango, etc.
- N<sup>os</sup> 80, 81, 82. — Trois Orchestres Tziganes.
- N<sup>os</sup> 83 à 90. SOLE. — Violon, Piston, Flûte, Clarinette, Clarinette, Mandoline, Xylophone, Cor de Chasse.
- N<sup>os</sup> 91 à 100. DIVERS. — 5 Fantaisies, Ouverture, 1 Pas redoublé, 3 Marches.

Achetez cette Collection majestueuse de 100 MORCEAUX sur grands disques "IDÉAL", série d'art (30 cm de diamètre) pour le prix seul des disques: 50 doubles disques à 4 fr. net, soit 200 francs, payables avec 29 mois de Crédit, à raison de 7 francs par mois, pendant 28 mois et 4 fr. le dernier mois.

**COMPAREZ ET JUGEZ**  
cette Collection formidable et sublime de 100 Morceaux

**NOUVELLES MACHINES POUR LE TRICOTAGE**  
**MONFORT, Const<sup>e</sup>**  
1, Avenue Victoria, 1, PARIS  
TARIF FRANCO

**POUR PASSER** longues soirées, rire, faire rire, s'amuser et s'instruire, GRAND ALBUM, 190 pag., 400 grav. comiq., offert avec 5 primes extraordinaires (cont. 0.25) à nos lecteurs par la Société de la Gaité Française, 65, Rue du faub. St-Denis, Paris (10<sup>e</sup>).

**PUISSANCE** et Autorité sur tous individus, On obtient obéissance et exécution des ordres de près comme de loin. Brochure Gratis. Ec. à Tenor, 90, rue des Boulets, Paris.

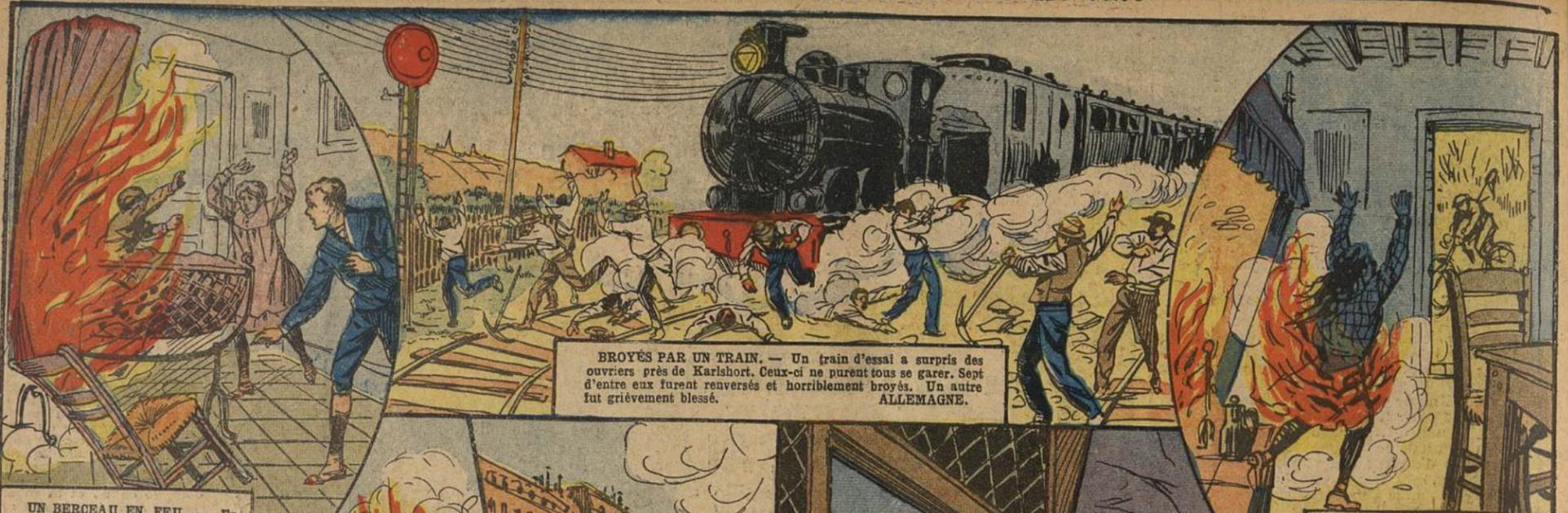
**INFAILLIBLE ET SERIEUX**  
Pour soumettre, même à distance une personne au caprice de votre volonté, demandez à M. STEFAN, Boulev. St-Marcel, 72, Paris, son livre Forces Inconnues. GRATIS

**J'ENVOIE** discrètement Catalogue, Articles spéciaux, usage intime, Hommes, Dames et six beaux échantillons pour 1 franc. Envoi reconnu, 15 cent. en plus. M<sup>lle</sup> L. BADOR, 19, rue Bichat, Paris.

**Plus d'Eaux Purgatives qui débilitent!**  
Rien que la **TISANE BONNARD**  
TONIQUE — LAXATIVE — ANTIGLAIREUSE  
0.75 c. LA Boite. — 46, Rue des Amandiers, PARIS.

Pour la publicité, s'adresser à  
**L'AGENCE PARISIENNE de PUBLICITÉ**  
— 16, rue Drouot — PARIS —

Prix des Abonnements:  
FRANCE: 6 francs par an  
ÉTRANGER: 8 francs par an  
Les Abonnés reçoivent comme Prime gratuite L'AUBERGE ROUGE de PEYRABILLE  
Ouvrage d'une valeur de 5 francs. Joindre 0.50 pour recevoir franco à domicile  
Adressez les demandes: 75, rue Dareau, Paris



**BROYÉS PAR UN TRAIN.** — Un train d'essai a surpris des ouvriers près de Karlsruhe. Ceux-ci ne purent tous se garer. Sept d'entre eux furent renversés et horriblement broyés. Un autre fut grièvement blessé.  
ALLEMAGNE.

**UN BERCEAU EN FEU.** — En l'absence de la femme d'un journalier, les enfants, en s'amusant avec des allumettes, ont mis le feu au berceau de leur plus jeune sœur, âgée de cinq mois. Le pauvre bébé ne put survivre à ses brûlures.  
HAZEBROUCK.



**SAUVÉE DES FLAMMES.** — En faisant chauffer des linceuls, la fille d'un fermier mit le feu à ses vêtements. Un pêcheur vint à passer à bicyclette. Il abandonna sa machine, se jeta sur l'enfant transférée en torche vivante, et, l'ayant dans ses bras, parvint à éteindre les flammes. La fillette, grâce à cette rapide intervention, a été préservée d'une mort atroce.  
MONT-DE-MARSAN.



**SANGLANTES BAGARRES.** — Des bagarres sanglantes ont éclaté entre étudiants italiens, qui manifestaient en faveur d'une faculté italienne, et étudiants allemands. Des deux côtés, on compte de nombreux blessés. La police a dû charger, sabre au clair, pour disperser les manifestants.  
AUTRICHE.

**ÉCRASÉ PAR UN ASCENSEUR.** — A l'hôpital de Saint-Pierre, à Bruxelles, une servante avait pris place dans un ascenseur en compagnie de l'employé. Celui-ci, arrivé au premier étage, sortit de la cage, mais l'ascenseur se mit à descendre. A ce moment précis, la servante s'apprêtait à sortir; elle glissa, prise entre la cage et le mur elle fut horriblement écrasée.  
BELGIQUE.

**TRAINS DYNAMITES.** — Deux trains contenant 1 500 fédéraux, venant de Chihuahua et allant à Juarez, ont sauté. Des mines de dynamite avaient été posées à 66 milles au sud de cette ville. Le nombre des morts est énorme.  
MEXIQUE.

**EXPLOSION DANS UNE MINE.** — 24 hommes ont été tués par une explosion dans une mine de charbon du voisinage de Birmingham.  
ÉTATS-UNIS.



**UN ABORDAGE.** — Le vapeur japonais SOSHU-MARU est entré en collision, dans la rade de Hong-Kong, avec une chaloupe qui transportait des voyageurs chinois. La chaloupe a coulé, 30 passagers ont été noyés.  
CHINE.

**ACCIDENT DE CHASSE.** — Deux carriers se trouvaient à la chasse à Saint-Bonnet-des-Vieilles-Villes, lorsque l'un, ayant tiré un lapin, la charge atteignit à la tête son compagnon qui se trouvait de l'autre côté de la haie. Le blessé, qui avait la tête criblée de grains de plomb, a été transporté chez un médecin, qui n'a pu extraire certains grains logés dans la tempe droite.  
CHAROLLES.



**DÉSÉPOIR D'ENFANT.** — Une fillette, habitant Liège, avait perdu sa mère il y a quinze jours; elle était inconsolable. A la suite d'une nouvelle crise de larmes, elle s'enfuit et alla se jeter dans l'Ourthe. Un passant se jeta à l'eau, mais l'Ourthe et ses tourbillons par les pluies récentes, les efforts du sauveteur furent vains; la petite fut emportée par les eaux.  
BELGIQUE.

**UN BATEAU CHAVIRE.** — Le bateau de pêche TROIS-SCIEURS, de Port-Louis, monté par 5 hommes, pêchait au chalut dans les coteaux de Groix, lorsqu'un violent coup de vent les fit chavirer. Le bateau sombra entraînant trois victimes. Le patron et l'autre matelot réussirent à gagner Port-Louis à la nage.  
LORIENT.

**AUTO ATTAQUÉE.** — Un avocat regagnait son domicile près de Liège lorsqu'un homme posté dans l'encoignure d'une porte tira plusieurs coups de revolver sur la voiture. L'avocat fut blessé grièvement à la figure, ainsi que son chauffeur, mais ce dernier put garder assez de sang-froid pour accélérer l'allure du véhicule et échapper aux autres projectiles.  
BELGIQUE.